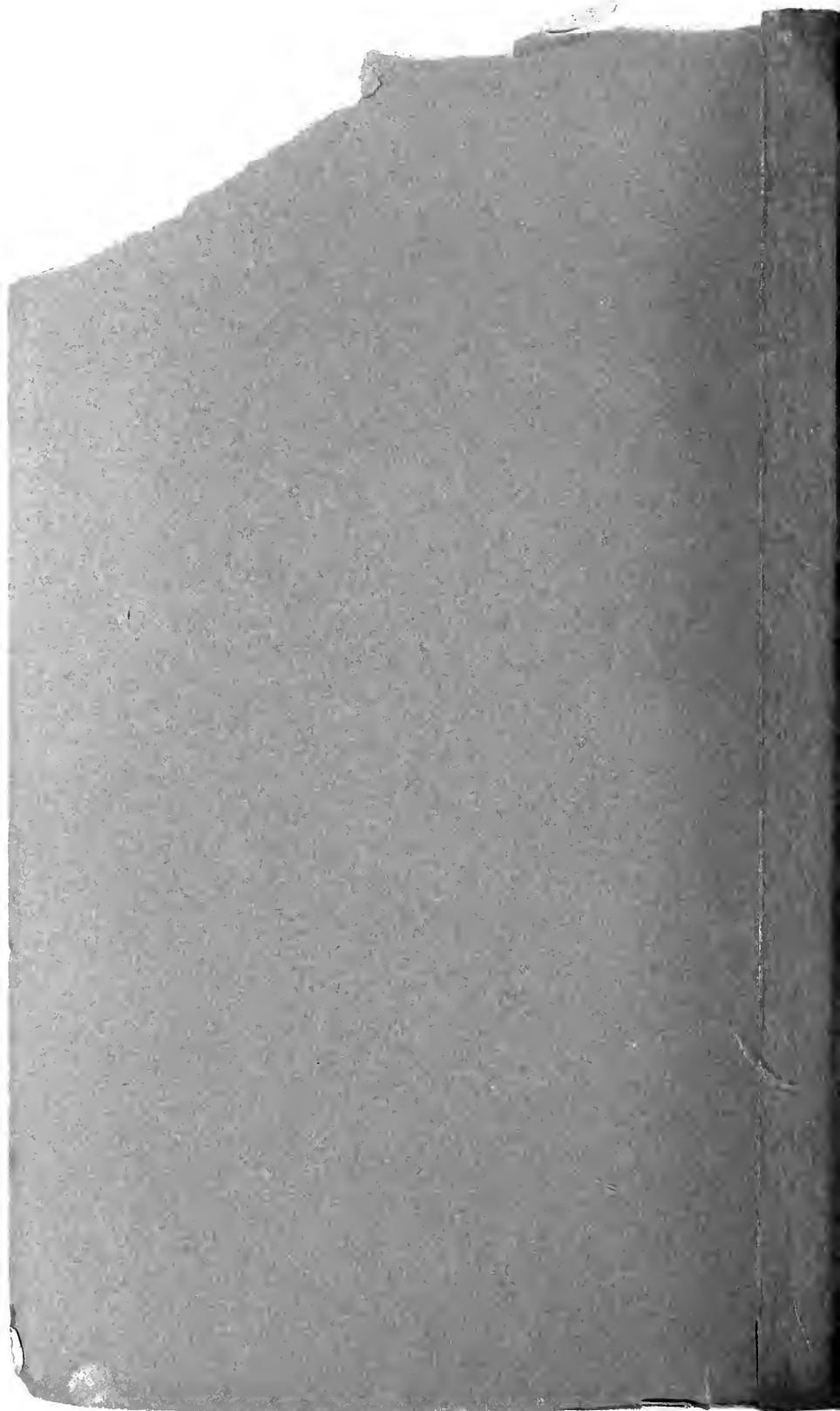


Molière, Jean Baptiste Poquelin
Amphitryon

PQ
1826
A7
1790





AMPHITRYON.

LF

M 721 am

Rev. 1721

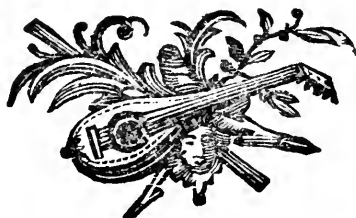
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE MOLIERE.

*Représentée par les Comédiens Français ordinaires du
Roi, en 1668.*

NOUVELLE ÉDITION.



A AVIGNON,

Chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire,
Place Saint-Didier.



M. DCC XC.

390 403
22.3.41

A C T E U R S.

J U P I T E R , sous la figure d'Amphitryon.

M E R C U R E , sous la figure de Sofie.

A M P H I T R Y O N , Général des Thébains.

A L C M E N E , Femme d'Amphitryon.

CLEANTHIS, Suivante d'Alcmene , & Femme de
Sofie.

A R G A T I P H O N T I D A S ,

N A U C R A T E S ,

P O L I D A S ,

P O S I C L É S ,

} Capitaines Thébains.

S O S I E , Valet d'Amphitryon.

1826

17

1712

La Scene est à Thebes devant le Palais d'Amphitryon.



AMPHITRYON.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

S O S I E.

Qui va là ? Hé ? ma peur à chaque pas s'accroît.
Messieurs , ami de tout le monde.
Ah , quelle audace sans seconde ,
De marcher à l'heure qu'il est !
Que mon maître couvert de gloire
Me joue ici d'un vilain tour !

Quoi ! si pour son prochain il avoit quelque amour ,
M'auroit-il fait partir par une nuit si noire ?

Et , pour me renvoyer annoncer son retour ,
Et le détail de sa victoire ,

Ne pouvoit il pas bien attendre qu'il fût jour ?

Sosie , à quelle servitude

Tes jours sont-ils assujettis ?

Notre sort est beaucoup plus rude

Chez les grands que chez les petits.

Ils veulent que , pour eux , tout soit , dans la nature ,
Obligé de s'immoler.

Jour & nuit , grêle , vent , péril , chaleur , froidure ,
Dès qu'ils parlent , il faut voler.

Vingt ans d'assidu service

N'en obtiennent rien pour nous ;

Le moindre petit caprice

Nous attire leur courroux.

Cependant notre ame insensée

S'acharne au vain honneur de demeurer près d'eux ,

Et s'y veut contenter de la fausse pensée

Qu'ont tous les autres gens , que nous sommes heureux ,

Vers la retraite , en vain , la raison nous appelle ,

En vain notre dépit quelquefois y consent ;

Leur vue a sur notre zèle

Un ascendant trop puissant ,

Et la moindre faveur d'un coup d'œil caressant

Nous rengage de plus belle.
 Mais enfin , dans l'obscurité ,
 Je vois notre maison , & ma frayeur s'évade.
 Il me faudroit pour l'ambassade
 Quelque discours prémédité.
 Je dois aux yeux d'Alcmene un portrait militaire
 Du grand combat qui met nos ennemis à bas ;
 Mais comment diantre le faire ,
 Si je ne m'y trouvais pas ?
 N'importe , parlons-en & d'estoc & de taille ,
 Comme oculaire témoin.
 Combien de gens font ils des récits de bataille ,
 Dont-ils se sont tenus loin ?
 Pour jouer mon rôle sans peine ,
 Je le veux un peu repasser.
 Voici la chambre où j'entre en courier que l'on mène ,
 Et cette lanterne est Alcmene ,
 A qui je me dois adresser.
 (*Sofie pose sa lanterne à terre.*)
 Madame , Amphitryon mon maître & votre époux...
 Bon. Beau début ! L'esprit toujours plein de vos charmes ,
 M'a voulu choisir entre tous ,
 Pour vous donner avis du succès de ses armes ,
 Et du desir qu'il a de se voir près de vous.
Ah ! vraiment , mon pauvre Sofie ,
A te revoir j'ai de la joie au cœur.
 Madame , ce m'est trop d'honneur ,
 Et mon destin doit faire envie.
 Bien répondu. *Comment se porte Amphitryon ?*
 Madame , en homme de courage ,
 Dans les occasions où la gloire l'engage.
 Fort bien. Belle conception !
Quand viendra t-il , par son retour charmant ,
Rendre mon ame satisfaite ?
 Le plutôt qu'il pourra , Madame , assurément ;
 Mais bien plus tard que son cœur ne souhaite.
Ah ! Mais quel est l'état où la guerre l'a mis ?
Que dit-il , que fait il ? Contente un peu mon ame.
 Il dit moins qu'il ne fait , Madame ,
 Et fait trembler les ennemis.
 Peste ! où prend mon esprit toutes ces gentilleses ?
Que font les révoltés ; dis moi , quel est leur sort ?
 Ils n'ont pu résister , Madame , à notre effort ;
 Nous les avons taillés en pièces ,
 Mis Prétéas leur chef à mort ,
 Pris Télébe d'assaut ; & déjà , dans le port ,
 Tout retentit de nos prouesses.
Ah , quel succès ! O Dieux ! Qui l'eût pu jamais croire ?
Raconte moi , Sofie , un tel événement.
 Je le veux bien , Madame ; & sans m'enfler de gloire.

Du détail de cette victoire ,
 Je puis parler très-savamment.
 Figurez-vous donc que Tèlebe ,
 Madame , est de ce côté ;
 (*Sosie marque les lieux sur sa main.*)
 C'est une ville , en vérité ,
 Aussi grande quasi que Thebe.
 La rivière est comme là.
 Ici nos gens se camperent ,
 Et l'espace que voilà ,
 Nos ennemis l'occupèrent.
 Sur un haut : vers cet endroit ;
 Etoit leur infanterie ;
 Et plus bas du côté droit ,
 Etoit la cavalerie.

Après avoir aux Dieux adressé les prières ,
 Tous les ordres donnés , on donne le signal ;
 Les ennemis , pensant nous taillier des croupières ;
 Firent trois pelotons de leurs gens à cheval ;
 Mais leur chaleur par nous fut bientôt réprimée ,
 Et vous allez voir comme quoi.
 Voilà notre avant-garde à bien faire animée ;
 Là , les archers de Créon notre Roi ;
 Et voici le corps d'armée ,
 (*On fait un peu de bruit.*)
 Qui d'abord... Attendez , le corps d'armée a peur ;
 J'entens quelque bruit ce me semble.

S C E N E I I.

M E R C U R E , S O S I E.

MERCURE , *sous la figure de Sosie , sortant de la maison d'Amphitryon.*

Sous ce minois qui lui ressemble ,
 Chassons de ces lieux ce causeur ,
 Dont l'abord importun troubleroit la douceur
 Que nos amans goûtent ensemble.

S O S I E , *sans voir Mercure.*

Mon cœur , tant soit peu se rassure ,
 Et je pense que ce n'est rien.

Crainte pourtant de sinistre aventure ,
 Allons chez nous achever l'entretien.

M E R C U R E , *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure ,
 Ou je t'en empêcherai bien.

S O S I E , *sans voir Mercure.*

Cette nuit , en longueur , me semble sans pareille.
 Il faut , depuis le temps que je suis en chemin ,
 Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin ,

Ou que , trop tard , au lit , le blond Phœbus sommeille
Pour avoir trop pris de son vin.

M E R C U R E , à part.

Comme avec irrévérence
Parle des Dieux ce maraud !
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence ;

Et je vais m'égayer avec lui comme il faut ,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

S O S I E , *apercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah , par ma foi , j'avois raison ;
C'est fait de moi chétive créature.
Je vois , devant notre maison ,
Certain homme , dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance ,
Je veux chanter un peu d'ici. (*Il chante.*)

M E R C U R E.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence ,
Que de chanter , & m'étourdir ainsi ?

(*A mesure que Mercure parle , la voix de Sosie s'affoiblit peu à peu.*)

Veut il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

S O S I E , à part.

Cet homme , assurément , n'aime pas la musique.

M E R C U R E.

Depuis plus d'une semaine ,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os ;
La vigueur de mon bras se perd dans le repos ,
Et je cherche quelque dos ,
Pour me remettre en haleine.

S O S I E , à part.

Quel diable d'homme est ceci ?

De mortelles frayeurs je sens mon ame atteinte.

Mais pourquoi trembler tant aussi ?

Peut-être a-t-il , dans l'ame , autant que moi de crainte ;

Et que le drôle parle ainsi ,

Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.

Oui , oui , ne souffrons point qu'on nous croie un oison.

Si je ne suis hardi , tâchons de le paroître.

Faisons-nous du cœur par raison.

Il est seul , comme moi ; je suis fort ; j'ai bon maître ;
Et voilà notre maison.

M E R C U R E.

Qui va là ?

S O S I E.

Moi.

M E R C U R E.

Qui moi ?

COMÉDIE.

7

S O S I E. (à part.)

Moi. Courage , Sosie.

M E R C U R E.

Quel est ton sort , dis-moi.

S O S I E.

D'être homme , & de parler.

M E R C U R E.

Es-tu maître ou valet ?

S O S I E.

Comme il me prend envie.

M E R C U R E.

Où s'adressent tes pas ?

S O S I E.

Où j'ai dessein d'aller.

M E R C U R E.

Ah , ceci me déplaît ! S O S I E.

J'en ai l'ame ravie.

M E R C U R E.

Résolument , par force , ou par amour ;

Je veux savoir de toi , traître ,

Ce que tu fais , d'où tu viens avant jour ,

Où tu vas , à qui tu peux être.

S O S I E.

Je fais le bien & le mal tour à tour ;

Je viens de là , vais là , j'appartiens à mon maître.

M E R C U R E.

Tu montres de l'esprit , & je te vois en train

De trancher avec moi de l'homme d'importance.

Il me prend un desir , pour faire connoissance ,

De te donner un soufflet de ma main.

S O S I E.

A moi-même.

M E R C U R E.

A toi-même ; & t'en voilà certain.

(Mercure donne un soufflet à Sosie.)

S O S I E.

Ah , ah , c'est tout de bon !

M E R C U R E.

Non , ce n'est que pour rire .

Et répondre à tes quolibets.

S O S I E.

Tudieu , l'ami , sans vous rien dire ,

Comme vous baillez des soufflets !

M E R C U R E.

Ce sont là de mes moindres coups ,

De petits soufflets ordinaires.

S O S I E.

Si j'étois aussi prompt que vous ,

Nous ferions de belles affaires.

M E R C U R E.

Tout cela n'est encore rien.

Nous verrons bien autre chose ;
 Pour y faire quelque pose ,
 Pour suivons notre entretien.

S O S I E.

Je quitte la par ie.

M E R C U R E , *arrétant Sosie.*

Où vas-tu ?

S O S I E.

Que t'importe ?

M E R C U R E.

Je veux savoir où tu vas.

S O S I E.

Me faire ouvrir cette porte.

Pourquoi retiens-tu mes pas ?

M E R C U R E.

Si jusqu'à l'approcher tu portes ton audace ;

Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

S O S I E.

Quoi , tu veux , par ta menace ;

M'empêcher d'entrer chez nous ?

M E R C U R E.

Comment chez nous ?

S O S I E.

Où , chez nous.

M E R C U R E.

O le traître !

Tu te dis de cette maison ?

S O S I E.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

M E R C U R E.

Hé bien , que fait cette raison ?

S O S I E.

Je suis son valet.

M E R C U R E.

Toi ?

S O S I E.

Moi.

M E R C U R E.

Son valet ?

S O S I E.

Sans doute.

M E R C U R E

Valet d'Amphitryon ?

S O S I E.

D'Amphitryon , de lui.

M E R C U R E.

Ton nom est ?

S O S I E.

Sosie.

MERCURE.

COMÉDIE
MERCURE.

Hé, comment.

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Ecoute.

Sais-tu que de ma main je t'affomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ; de quelle rage est ton ame saisie ?

MERCURE.

Qui te donne , dis-moi , cette témérité

De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi , je ne le prends point , je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible , & l'impudence extrême !

Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien. Je le soutiens par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des Dieux la puissance suprême ;

Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non ,

Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix

D'une pareille effronterie.

SOSIE , *battupar Mercure.*

Justice , citoyens. Au secours , je vous prie.

MERCURE.

Comment , bourreau , tu fais des cris.

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris ,

Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien.

Tu triomphes de l'avantage

Que te donne sur moi mon manque de courage ,

Et ce n'est pas en user bien.

C'est pure fanfaronnerie ,

De vouloir profiter de la poltronnerie

De ceux qu'attaque notre bras.

Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle ame ;

Et le cœur est digne de blâme ,

Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien , es-tu Sosie à présent ; qu'en dis-tu ?

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose ,

Et tout le changement que je trouve à la chose ;
C'est d'être Sosie battu.

MERCURE, *menaçant Sosie.*

Encor ? Cent autres coups pour cette autre impudence.
SOSIE.

De grace , fais treves à tes coups.

MERCURE.

Fais donc treve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira , je garde le silence ,
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor ; dis , traître ?

SOSIE.

Hélas , je suis ce que tu veux !

Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux ;

Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom étoit Sosie , à ce que tu disois ?

SOSIE.

Il est vrai , jusqu'ici j'ai cru la chose claire ;

Mais ton bâton , sur cette affaire ,

M'a fait voir que je m'abusois.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie , & tout Thebes l'avoue ;

Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi , Sosie ?

MERCURE.

Oui , Sosie ; & , si quelqu'un s'y joue ;

Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE , à part.

Ciel , me faut-il ainsi renoncer à moi-même ,

Et par un imposteur me voir voler mon nom ;

Que son bonheur est extrême

De ce que je suis poltron ?

Sans cela , par la mort...

MERCURE.

Entre tes dents , je pense ,

Tu murmures je ne fais quoi ?

SOSIE.

Non ; mais au nom des Dieux donne-moi la licence.

De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi , de grace ,

Que les coups n'en seront point.

Signons une treve.

M E R C U R E.

Passe.

Va , je t'accorde ce point.

S O S I E.

Qui te jette , dis-moi , dans cette fantaisie ?

Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom ?

Et peux-tu faire enfin , quand tu serois démon ,

Que je ne sois pas moi , que je ne sois Sosie ?

M E R C U R E , *levant le bâton sur Sosie.*

Comment , tu peux ?...

S O S I E.

Ah , tout doux !

Nous avons fait treve aux coups.

M E R C U R E.

Quoi , pendar , imposteur , coquin !...

S O S I E.

Pour des injures ,

Dis m'en tant que tu voudras ,

Ce sont légères blessures ,

Et je ne m'en fâche pas.

M E R C U R E.

Tu te dis Sosie ?

S O S I E.

Oui. Quel conte frivole.

M E R C U R E.

Sus , je romps notre treve , & reprend ma parole.

S O S I E.

N'importe. Je ne puis m'anéantir pour toi ,

Et souffrir un discours si loin de l'apparence.

Etre ce que je suis , est-il en ta puissance ?

Et puis te cesser d'être moi ?

S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille ?

Et peut-on démentir cent indices pressans ?

Rêvai-je ? Est-ce que je sommeille ?

Ai-je l'esprit troublé par des transports puissans ?

Ne sens-je pas bien que je veille ?

Ne suis-je pas dans mon bon sens ?

Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis

A venir en ces lieux vers Alcène sa femme ?

Ne lui dois-je pas faire , en lui vantant sa flâme ,

Un récit de ses faits contre nos ennemis ?

Ne suis-je pas du port arrivé tout à-l'heure ?

Ne tiens-je pas une lanterne en main ?

Ne te trouvai-je pas devant notre demeure ?

Ne t'y parlai-je pas d'un esprit tout humain ?

Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie ?

Pour m'empêcher d'entrer chez nous ;

N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie ?

Ne m'as-tu pas roué de coups ?

Ah, tout cela n'est que trop véritable,
 Et, plutôt au Ciel, le fût-il moins!
 Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable;
 Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

M E R C U R E.

Arrête; ou sur ton dos, le moindre pas attire
 Un assommanr éclat de mon juste courroux.

Tout ce que tu viens de dire
 Est à moins hormis les coups.

S O S I E.

Ce matin, du vaisseau, plein de frayeur en l'ame,
 Cette lanterne fait comme je suis parti.
 Amphitryon, du camp, vers Alcmene sa femme,
 M'a-t-il pas envoyé?

M E R C U R E.

Vous en avez menti.

C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmene;
 Et qui, du port Persique, arrive de ce pas.
 Moi, qui viens annoncer la valeur de son bras,
 Qui nous fait remporter une victoire pleine;
 Et de nos ennemis a mis le chef à bas.

C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude,

Fils de Dave, honnête berger,

Frere d'Arpage, mort en pays étranger;

Mari de Cécantthis la prude;

Dont, l'humeur me fait enrager.

Qui, dans Thebes, ai reçu mille coups d'étrivieres;

Sans en avoir jamais dit rien;

Et jadis, en public, fus marqué par derriere,

Pour être trop homme de bien.

S O S I E, *bas à part.*

Il a raison. A moins d'être Sosie,

On ne peut pas savoir ce qu'il dit;

Et dans l'étonnement dont mon ame est saisie,

Je commence, à mon tour, à le croire un petit.

En effet; maintenant que je le considere,

Je vois qu'il a de moi taille, mine, action;

Faisons-lui quelque question,

Afin d'éclaircir ce mystere.

(*haut.*)

Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,

Qu'est-ce qu'Amphitryon obtint pour son partage?

M E R C U R E.

Cinq fort gros diamans en nœuds proprement mis,

Dont leur chef se paroit comme d'un rare ouvrage.

S O S I E.

A qui destine-t-il un si riche présent?

M E R C U R E.

A sa femme; &c, sur elle, il le veut voir paroître.

S O S I E.

Mais où , pour l'apporter , est-il mis à présent ?

M E R C U R E.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.

S O S I E , *bas à part.*

Il ne ment pas d'un mot , à chaque répartie ;

Et , de moi , je commence à douter tout de bon.

Près de moi , par la force , il est déjà Sosie ,

Il pourroit bien encor l'être par la raison.

Pourtant , quand je me tâte , & que je me rappelle ,

Il me semble que je suis moi.

Où puis je rencontrer quelque clarté fidelle

Pour démêler ce que je voi ?

Ce que j'ai fait tout seul , & que n'a vu personne ,

A moins d'être moi-même , on ne le peut savoir.

Par cette question il faut que je l'étonne ;

C'est de quoi le confondre , & nous allons le voir.

(*haut.*)

Lorsqu'on étoit aux mains , que fis-tu dans nos tentes ,

Où tu cours seul te fourrer ?

M E R C U R E.

D'un jambon...

S O S I E , *bas à part.*

L'y voilà !

M E R C U R E.

Que j'allai déterrer ;

Je coupai bravement deux tranches succulentes ;

Dont je sus fort bien me bourrer.

Et joignant à cela d'un vin que l'on ménage ,

Et dont , avant le goût , les yeux se contentoient ,

Je pris un peu de courage

Pour nos gens qui se battoient.

S O S I E , *bas à part.*

Cette preuve sans pareille

En sa faveur conclut bien ;

Et l'on n'y peut dire rien ,

S'il n'étoit dans la boueille.

(*haut.*)

Je ne faurois nier aux preuves qu'on m'expose ,

Que tu ne sois Sosie ; & j'y donne ma voix.

Mais si tu l'es , dis-moi qui tu veux que je sois.

Car encor faut-il bien que je sois quelque chose.

M E R C U R E.

Quand je ne serai plus Sosie ,

Sois-le , j'en demeure d'accord ;

Mais , tant que je le suis , je te garantis mort ,

Si tu prends cette fantaisie.

S O S I E.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents ;

Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
 Mais il faut terminer enfin par quelque chose :
 Et le plus court pour moi , c'est d'entrer là dedans.

M E R C U R E .

Ah , tu prends donc , pendard , goût à la bastonnade !

S O S I E , *battu par Mercure.*

Ah , qu'est ceci , grands Dieux ! il frappe un ton plus fort ;
 Et mon dos , pour un mois , en doit être malade.
 Laissons ce diable d'homme ; & retournons au port.
 O juste Ciel , j'ai fait une belle ambassade.

M E R C U R E , *seul.*

Enfin , je l'ai fait fuir ; & , sous ce traitement ,
 De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
 Mais je vois Jupiter , que fort civilement
 Reconduit l'amoureuse Alcmene.

S C E N E I I I .

JUPITER , *sous la figure d'Amphitryon* , ALCMENE ,
 CLEANTHIS , MERCURE.

J U P I T E R .

Défendez , chere Alcmene , aux flambeaux d'approcher ,
 Ils m'offrent des plaisirs en m'offrant votre vue ;
 Mais ils pourroient ici découvrir ma venue
 Qu'il est à propos de cacher.

Mon amour , que gênoient tous ces soins éclatans
 Cù me tenoit lié la gloire de nos armes ,
 Aux devoirs de ma charge , a volé les instans
 Qu'il vient de donner à vos charmes.
 Ce vol qu'à vos beautés mon cœur a consacré
 Pourroit être blâmé dans la bouche publique ;
 Et j'en veux pour témoin unique
 Celle qui peut m'en savoir gré.

A L C M E N E .

Je prends , Amphitryon , grande part à la gloire
 Que répandent sur vous vos illustres exploits ;
 Et l'éclat de votre victoire
 Sait toucher de mon cœur les sensibles endroits ;
 Mais quand je vois que cet honneur fatal
 Eloigne de moi ce que j'aime ,
 Je ne puis m'empêcher dans ma tendresse extrême ,
 De lui vouloir un peu de mal ;
 Et d'opposer mes vœux à cet ordre suprême ,
 Qui des Thébains vous fait le Général.
 C'est une douce chose , après une victoire ,
 Que la gloire où l'on voit ce qu'on aime élevé ;
 Mais , parmi les périls mêlés à cette gloire ,
 Un triste coup , hélas , est bientôt arrivé.
 De combien de frayeurs a-t-on l'ame blessée ,
 Au moindre choc dont on entend parler ?

Voit-on , dans les horreurs d'une telle pensée ;

Par où jamais se consoler

Du coup dont on est menacée ?

Et , de quelque laurier qu'on couronne un vainqueur ,

Quelque part que l'on ait à cet honneur suprême ,

Vaut-il ce qu'il en coûte aux tendresses d'un cœur

Qui peut , à tout moment , trembler pour ce qu'il aime ?

J U P I T E R.

Je ne vois rien en vous dont mon feu ne s'augmente ,

Tout y marque à mes yeux un cœur bien enflammé ,

Et c'est , je vous l'avoue , une chose charmante ,

De trouver tant d'amour dans un objet aimé.

Mais , si je l'ose dire , un scrupule me gêne

Aux tendres sentimens que vous me faites voir ;

Et pour les bien goûter , mon amour , chere Alcmene ;

Voudroit n'y voir entrer rien de votre devoir ,

Qu'à votre seule ardeur , qu'à ma seule personne ,

Je dusse les faveurs que je reçois de vous ;

Et que la qualité que j'ai de votre époux ,

Ne fût point ce qui me les donne.

A L C M E N E.

C'est de ce nom , pourtant , que l'ardeur qui me brûle ,

Tient le droit de paroître au jour ;

Et je ne comprends rien à ce nouveau scrupule ,

Dont s'embarrasse votre amour.

J U P I T E R.

Ah , ce que j'ai pour vous d'ardeur & de tendresse ,

Passé aussi celle d'un époux ;

Et vous ne savez pas dans des momens si doux ,

Quelle en est la délicatesse.

Vous ne concevez point qu'un cœur bien amoureux

Sur cent petits égards s'attache avec étude ,

Et se fait une inquiétude

De la manière d'être heureux.

En moi , belle & charmante Alcmene ,

Vous voyez un mari , vous voyez un amant ;

Mais l'amant seul me touche , à parler franchement ,

Et je sens , près de vous , que le mari le gêne.

Cet amant de nos vœux , jaloux au dernier point ,

Souhaite qu'à lui seul votre cœur s'abandonne ;

Et sa passion ne veut point

De ce que le mari lui donne.

Il veut , de pure source , obtenir vos ardeurs ;

Et ne veut rien tenir des nœuds de l'hyménée ,

Rien d'un fâcheux devoir qui fait agir les cœurs ,

Et par qui , tous les jours , des plus cheres faveurs

La douceur est empoisonnée.

Dans le scrupule enfin dont il est combattu ,

Il veut , pour satisfaire à sa délicatesse ,

Que vous le sépariez d'avec ce qui le blesse ;
 Que le mari ne soit que pour votre vertu ;
 Et que de votre cœur , de bonté revêtu ;
 L'amant ait tout l'amour & toute la tendresse.

A L C M E N E.

Amphitryon , en vérité ,
 Vous vous moquez de tenir ce langage ;
 Et j'aurois peur qu'on ne vous crût pas sage ;
 Si de quelqu'un vous étiez écouté.

J U P I T E R.

Ce discours est plus raisonnable ,
 Alcmené , que vous ne pensez ;
 Mais un plus long séjour me rendroit trop coupable ?
 Et du retour au port , les momens sont pressés.

Adieu. De mon devoir l'étrange barbarie

Pour un temps m'arrache de vous ;

Mais , belle Alcmené , au moins , quand vous verrez l'époux ;

Songez à l'amant , je vous prie.

A L C M E N E.

Je ne sépare point ce qu'unissent les Dieux ;
 Et l'époux & l'amant me sont fort précieux.

S C E N E I V.

C L E A N T H I S , M E R C U R E.

O C L E A N T H I S , *à part.*
 Ciel , que d'aimables caresses
 D'un époux ardemment chéri !
 Et que mon traître de mari
 Est loin de toutes ces tendresses !

M E R C U R E , *à part.*

La nuit , qu'il me faut avertir ,
 N'a plus qu'à plier tous ses voiles ;
 Et , pour effacer les étoiles ,
 Le soleil de son lit , peut maintenant sortir.
 C L E A N T H I S , *arrêtant Mercure.*
 Quoi , c'est ainsi que l'on me quitte ?

M E R C U R E.

Et , comment donc , ne veux-tu pas
 Que de mon devoir je m'acquitte ,
 Et que d'Amphitryon j'aie suivre les pas ?

C L E A N T H I S.

Mais , avec cette brusquerie ,
 Traître , de moi te séparer ?

M E R C U R E.

Le beau sujet de fâcherie !

Nous avons tant de temps ensemble à demeurer.

C L E A N T H I S.

Mais quoi , partir ainsi d'une façon brutale ,
 Sans me dire un seul mot de douceur pour régaler !

MERCURE.

M E R C U R E.

Diantre , où veux-tu que mon esprit
T'aille chercher des fariboles !

Quinze ans de mariage épuisent les paroles ;
Et , depuis bien long-temps , nous nous sommes tout dit.

C L E A N T H I S.

Regarde , traître , Amphitryon ,
Vois combien pour Alcmene il étale de flâme,
Et rougis , là-dessus du peu de passion
Que tu témoignes pour ta femme.

M E R C U R E.

Hé , mon Dieu , Cléanthis , ils sont encore amans !

Il est certain âge où tout passe ;
Et ce qui leur sied bien dans ces commencemens ,
En nous , vieux mariés , auroit mauvaise grace.
Il nous feroit beau voir attachés , face à face ,
A pousser les beaux sentimens.

C L E A N T H I S.

Quoi , suis-je hors d'état , perfide , d'espérer
Qu'un cœur auprès de moi soupire ?

M E R C U R E.

Non , je n'ai garde de le dire ;
Mais je suis trop barbon pour oser soupirer ,
Et je ferois crever de rire.

C L E A N T H I S.

Mérites tu , pendard , cet insigne bonheur ,
De te voir , pour épouse , une femme d'honneur ?

M E R C U R E.

Mon Dieu , tu n'es que trop honnête ;
Ce grand honneur ne me vaut rien.
Ne soit point si femme de bien ,
Et me romps un peu moins la tête.

C L E A N T H I S.

Comment , de trop bien vivre , on te voit me blâmer ?

M E R C U R E.

La douceur d'une femme est tout ce qui me charme ;
Et ta vertu fait un vacarme
Qui ne cesse de m'affommer.

C L E A N T H I S.

Il te faudroit des cœurs pleins de fausses tendresses ,
De ces femmes aux beaux & louables talens ,
Qui savent accabler leurs maris de caresses ,
Pour leur faire avaler l'usage des galans.

M E R C U R E.

Ma foi , veux-tu que je te dise ?
Un mal d'opinion ne touche que les sots ;
Et je prendrois pour ma devise ,
Moins d'honneur & plus de repos.

C L E A N T H I S.

Comment , tu souffrirais , sans nulle répugnance ,

C

Que j'aimasse un galant avec toute licence ?

M E R C U R E.

Oui , si je n'étois plus de tes cris rebattu ,

Et qu'on te vît changer d'humeur & de méthode.

J'aime mieux un vice commode ,

Qu'une fatigante vertu.

Adieu , Cléanthis , ma chere ame ,

Il me faut suivre Amphitryon.

C L E A N T H I S , *seule.*

Pourquoi , pour punir cet infame ,

Mon cœur n'a-t-il assez de résolution ?

Ah ! que dans cette occasion ,

J'enrage d'être honnête femme !

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

A M P H I T R Y O N , S O S I E.

A M P H I T R Y O N.

VIENS ça , bourreau , viens ça. Sais- tu , maître fripon ,
Qu'à te faire affommer ton discours peut suffire ;

Et que , pour te traiter comme je le désire ,

Mon courroux n'attend qu'un bâton.

S O S I E.

Si vous le prenez sur ce ton ,

Monseigneur , je n'ai plus rien à dire ;

Et vous aurez toujours raison.

A M P H I T R Y O N.

Quoi , tu veux me donner pour des vérités , traître ;

Des contes que je vois d'extravagance outrés ?

S O S I E.

Non , je suis le valet , & vous êtes le maître ;

Il n'en sera , Monseigneur , que ce que vous voudrez.

A M P H I T R Y O N.

Ça , je veux étouffer le courroux qui m'enflâme ,

Et , tout du long , t'ouïr sur ta commission.

Il faut , avant que voir ma femme ,

Que je débrouille ici cette confusion.

Rappelle tous tes sens , rentre bien dans ton ame ,

Et réponds , mot pour mot , à chaque question.

S O S I E.

Mais , de peur d'incongruité ,

Dites-moi , de grace , à l'avance

De quel air il vous plaît que ceci soit traité.

Parlerai-je , Monseigneur , selon ma conscience ,

Ou comme , auprès des grands , on le voit usité ?

Faut-il dire la vérité ,

Ou bien user de complaisance ?

AMPHITRYON.

Non , je ne te veux obliger

Qu'à me rendre de tout un compte fort sincere.

SOSIE.

Bon. C'est assez , laissez-moi faire ;

Vous n'avez qu'à m'interroger.

AMPHITRYON.

Sur l'ordre que tantôt je t'avois su prescrire....

SOSIE.

Je suis parti , les cieux d'un noir crêpe voilés ,
Pestant fort contre vous dans ce fâcheux martyre ,
Et maudissant vingt fois l'ordre dont vous parlez.

AMPHITRYON,

Comment , coquin ?

SOSIE.

Monsieur , vous n'avez rien qu'à dire ,

Je mentirai , si vous voulez.

AMPHITRYON.

Voilà comme un valet montre pour nous du zele.
Passons. Sur les chemins que t'est-il arrivé ?

SOSIE.

D'avoir une frayeur mortelle

Au moindre objet que j'ai trouvé.

AMPHITRYON.

Poltron !

SOSIE.

En nous formant , nature a ses caprices ;

Divers penchans en nous elle fait observer.

Les uns , à s'exposer , trouvent mille délices ;

Moi , j'en trouve à me conserver.

AMPHITRYON.

Arrivant au logis....

SOSIE.

J'ai , devant notre porte ,

En moi-même , voulu répéter un petit ,

Sur quel ton , & de quelle sorte

Je ferois dû combat le glorieux récit.

AMPHITRYON.

Ensuite ?

SOSIE.

On m'est venu troubler & mettre en peine.

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Sosie. Un moi , de vos ordres jaloux ,

Que vous avez , du port , envoyé vers Alceme ,

Et qui , de nos secrets , a connoissance pleine ,

Comme le moi qui parle à vous.

Quels contes !

S O S I E .

Non , Monsieur , c'est la vérité pure ,
Ce moi , plutôt que moi , s'est au logis trouvé ;
Et j'étois venu , je vous jure ,
Avant que je fusse arrivé .

A M P H I T R Y O N .

D'où peut procéder , je te prie ,
Ce galimathias maudit ?
Est-ce songe ? est-ce ivrognerie ?
Aliénation d'esprit ?
Ou méchante plaisanterie ?

S O S I E .

Non , c'est la chose comme elle est ,
Et point du tout conte frivole .
Je suis homme d'honneur , j'en donne ma parole ;
Et vous m'en croirez , s'il vous plaît .
Je vous dis , que croyant n'être qu'un seul Sosie ,
Je me suis trouvé deux chez nous ,
Et que de ces deux moi , piqués de jalousie ,
L'un est à la maison , & l'autre est avec vous ;
Que le moi que voici , chargé de lassitude ,
A trouvé l'autre moi frais , gaillard & dispos ;
Et n'ayant d'autre inquiétude ,
Que de battre & casser des os .

A M P H I T R Y O N .

Il faut être , je le confesse ,
D'un esprit bien posé , bien tranquille & bien doux ,
Pour souffrir qu'un valet de chansons me repaisse .

S O S I E .

Si vous vous mettez en courroux ,
Plus de conférence entre nous ,
Vous savez que d'abord tout cesse .

A M P H I T R Y O N .

Non , sans emportement je te veux écouter ;
Je te l'ai promis . Mais dis , en bonne conscience ,
Au mystère nouveau que tu me viens conter ,
Est-il quelque ombre d'apparence ?

S O S I E .

Non , vous avez raison ; & la chose à chacun
Hors de créance doit paroître .
C'est un fait à n'y rien connoître ,
Un conte extravagant , ridicule , importun ;
Cela choque le sens commun ;
Mais cela ne laisse pas d'être .

A M P H I T R Y O N .

Le moyen d'en rien croire , à moins qu'être insensé ?

S O S I E .

Je ne l'ai pas cru , moi , sans une peine extrême ,

Je me suis , d'être deux , senti l'esprit blessé ;
 Et long-temps d'impollteur j'ai traité ce moi-même.
 Mais à me reconnoître enfin il m'a forcé ;
 J'ai vu que c'étoit moi , sans aucun stratagème ;
 Des pieds jusqu'à la tête , il est comme moi fait ,
 Beau , l'air noble , bien pris , les manieres charmantes.

Enfin deux gouttes de lait

Ne sont pas plus ressemblantes ;

Et , n'étoit que ses mains sont un peu trop pesantes ,
 J'en serois fort satisfait.

AMPHITRYON.

A quelle patience il faut que je m'exhorte !

Mais enfin , n'es tu pas entré dans la maison ?

SOSIE.

Bon , entré ? Hé , de quelle sorte ?

Ai-je voulu jamais entendre de raison ?

Et ne me suis-je pas interdit notre porte ?

AMPHITRYON.

Comment donc ?

SOSIE.

Avec un bâton ,

Dont mon dos sent encor une douleur très-forte.

AMPHITRYON.

On t'a battu ?

SOSIE.

Vraiment !

AMPHITRYON.

Et qui ?

SOSIE.

Moi.

AMPHITRYON.

Toi , te battre ?

SOSIE.

Oui , moi. Non pas le moi d'ici ;

Mais le moi du logis qui frappe comme quatre.

AMPHITRYON.

Te confonde le ciel de me parler ainsi.

SOSIE.

Ce ne sont point des badinages.

Le moi que j'ai trouvé tantôt ,

Sur le moi qui vous parle a de grands avantages ;

Il a le bras fort , le cœur haut ,

J'en ai reçu des témoignages ;

Et ce diable de moi m'a rossé comme il faut ;

C'est un drôle qui fait des rages.

AMPHITRYON.

Achevons. As-tu vu ma femme ?

SOSIE.

Non.

A M P H I T R Y O N ,
A M P H I T R Y O N .

Pourquoi ?

S O S I E .

Par une raison assez forte.

A M P H I T R Y O N .

Qui t'a fait y manquer , maraud ? explique-toi.

S O S I E .

Faut-il le répéter vingt fois de même sorte ?

Moi , vous dis je , ce moi , plus robuste que moi ;

Ce moi , qui s'est de force emparé de la porte ;

Ce moi , qui m'a fait filer doux ;

Ce moi , qui le seul moi veut être ;

Ce moi , de moi-même jaloux ;

Ce moi vaillant , dont le courroux

Au moi poltron s'est fait connoître ;

Enfin ce moi , qui suis chez nous ;

Ce moi , qui s'est montré mon maître ;

Ce moi qui m'a roué de coups.

A M P H I T R Y O N .

Il faut que ce matin , à force de trop boire ,

Il se soit troublé le cerveau.

S O S I E .

Je veux être pendu , si j'ai bu que de l'eau ;

Sur mon serment on m'en peut croire.

A M P H I T R Y O N .

Il faut donc qu'au sommeil tes sens se soient portés ;

Et qu'un songe fâcheux , dans ses confus mystères ,

T'ait fait voir toutes les chimères ,

Dont tu me fais des vérités.

S O S I E .

Tout aussi peu. Je n'ai point sommeillé ,

Et n'en ai même aucune envie.

Je vous parle bien éveillé ,

J'étois bien éveillé ce matin , sur ma vie ;

Et bien éveillé même étoit l'autre Sosie ,

Quand il m'a si bien étrillé.

A M P H I T R Y O N .

Suis moi , je t'impose silence.

C'est trop me fatiguer l'esprit ;

Et je suis un vrai fou d'avoir eu la patience

D'écouter , d'un valet , les sottises qu'il dit.

S O S I E , à part .

Tous les discours sont des sottises ,

Partant d'un homme sans éclair.

Ce seroit paroles exquises ,

Si c'étoit un grand qui parlât.

A M P H I T R Y O N .

Entrons sans davantage attendre.

Mais Alcmené paroît avec tous ses appas ;
 En ce moment , sans doute , elle ne m'attend pas ;
 Et mon abord la va surprendre.

S C E N E I I.

ALCMENE , AMPHITRYON , CLEANTHIS , SOSIE.

ALCMENE, *sans voir Amphitryon.*
Allons , pour mon époux , Cléanthis , vers les Dieux ,
 Nous acquitter de nos hommages ,
 Et les remercier des succès glorieux ,
 Dont Thebes , par son bras , goûte les avantages.
 (*Apercevant Amphitryon.*)
 O Dieux !

A M P H I T R Y O N.

Fasse le Ciel , qu'Amphitryon vainqueur ;
 Avec plaisir soit revu de sa femme ;
 Et que ce jour , favorable à ma flamme ,
 Vous redonne à mes yeux avec le même cœur ;
 Que j'y retrouve autant d'ardeur
 Que vous en rapporte mon ame !

A L C M E N E.

Quoi ! de retour si-tôt ?

A M P H I T R Y O N.

Certes , c'est en ce jour ;
 Me donner de vos feux un mauvais témoignage ;
 Et ce , *Quoi si tôt de retour ?*
 En ces occasions , n'est guere le langage
 D'un cœur bien enflammé d'amour.
 J'osois me flatter en moi-même ,
 Que , loin de vous , j'aurois trop demeuré.
 L'attente d'un retour ardemment désiré ,
 Donne à tous les instans une longueur extrême ;
 Et l'absence de ce qu'on aime ,
 Quelque peu qu'elle dure , a toujours trop duré.

A L C M E N E.

Je ne vois....

A M P H I T R Y O N.

Non , Alcmené , à son impatience
 On mesure le temps en de pareils états ;
 Et vous comptez les momens de l'absence
 En personne qui n'aime pas.
 Lorsque l'on aime comme il faut ,
 Le moindre éloignement nous tue ,
 Et ce dont on chérit la vue ,
 Ne revient jamais assez tôt.
 De votre accueil , je le confesse ,
 Se plaint ici mon amoureuse ardeur ;
 Et j'attendois de votre cœur ,

D'autres transports de joie & de tendresse.

A L C M E N E.

J'ai peine à comprendre sur quoi
Vous fondez les discours que je vous entends faire ;

Et , si vous vous plaignez de moi ,

Je ne fais pas , de bonne foi ,

Ce qu'il faut pour vous satisfaire.

Hier au soir , ce me semble , à votre heureux retour ;

On me vit témoigner une joie assez tendre ,

Et rendre aux soins de votre amour ,

Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

A M P H I T R Y O N.

Comment ?

A L C M E N E.

Ne fis-je pas éclater à vos yeux

Les soudains mouvemens d'une entière alégresse ?

Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux ;

Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse ?

A M P H I T R Y O N.

Que me dites-vous là ?

A L C M E N E.

Que même votre amour ,

Montra dans mon accueil une joie incroyable ;

Et que m'ayant quittée à la pointe du jour ,

Je ne vois pas qu'à ce soudain retour ,

Ma surprise soit si coupable.

A M P H I T R Y O N.

Est-ce que du retour que j'ai précipité ,

Un songe , cette nuit , Alcmené , dans votre ame

A prévenu la vérité ?

Et que , m'ayant peut-être en dormant bien traité ;

Votre cœur se croit , vers ma flâme ,

Assez amplement acquitté ?

A L C M E N E.

Est-ce qu'une vapeur , par sa malignité ,

Amphitryon , a dans votre ame ,

Du retour d'hier au soir , brouillé la vérité ?

Et que du doux accueil duquel je m'acquittai ,

Votre cœur prétend à ma flâme

Ravir toute l'honnêteté ?

A M P H I T R Y O N.

Cette vapeur , dont vous me réglez ,

Est un peu , ce me semble , étrange.

A L C M E N E.

C'est ce qu'on peut donner pour change ,

Au songe dont vous me parlez.

A M P H I T R Y O N.

A moins d'un songe , on ne peut pas , sans doute ,

Excuser ce qu'ici votre bouche me dit.

ALCMENE.

A L C M E N E.

A moins d'une vapeur qui vous trouble l'esprit ;
On ne peut pas sauver ce que de vous j'écoute.

A M P H I T R Y O N.

Laiſſons un peu cette vapeur , Alcmené.

A L C M E N E.

Laiſſons un peu ce ſonge , Amphitryon.

A M P H I T R Y O N.

Sur le ſujet dont il eſt queſtion ,
Il n'eſt guere de jeu , que trop loin on ne mene.

A L C M E N E.

Sans doute , & pour marque certaine ,
Je commence à ſentir un peu d'émotion.

A M P H I T R Y O N.

Eſt-ce donc que , par-là , vous voulez eſſayer
A réparer l'accueil dont je vous ai fait plainte ?

A L C M E N E.

Eſt-ce donc que , par cette feinte ,
Vous deſirez vous égayer !

A M P H I T R Y O N.

Ah ! de grace , ceſſons , Alcmené , je vous prie ,
Et parlons ſérieuſement.

A L C M E N E.

Amphitryon , c'eſt trop pouſſer l'amuſement ;
Finiſſons cette raillerie.

A M P H I T R Y O N.

Quoi ! vous oſez me ſoutenir en face ,
Que plutôt qu'à cette heure , on m'ait ici pu voir ?

A L C M E N E.

Quoi ! vous voulez nier avec audace ,
Que , dès hier , en ces lieux , vous vîntes ſur le ſoir ?

A M P H I T R Y O N.

Moi , je vins hier ?

A L C M E N E.

Sans doute ; & , dès avant l'aurore ,
Vous vous en êtes retourné.

A M P H I T R Y O N , à part.

Ciel ! un pareil débat s'eſt-il pu voir encore ?

Et qui , de tout ceci , ne ſeroit étonné ?

Soſie ?

S O S I E.

Elle a beſoin de ſix grains d'ellébore ,
Monſieur , ſon eſprit eſt tourné.

A M P H I T R Y O N.

Alcmené , au nom de tous les Dieux ,

Ce diſcours a d'étranges ſuites ;

Reprenez vos ſens un peu mieux ,

Et penſez à ce que vous dites.

A L C M E N E.

J'y penſe mûrement auſſi ,

Et tous ceux du logis ont vu votre arrivée.
 J'ignore quel motif vous fait agir ainsi ;
 Mais , si la chose avoit besoin d'être prouvée ,
 S'il étoit vrai qu'on pût ne s'en souvenir pas ,
 De qui puis-je tenir , que de vous ; la nouvelle

Du dernier de tous vos combats ?

Et les cinq diamans que portoit Prétélas ,

Qu'a fait dans la nuit éternelle

Tomber l'effort de votre bras ?

En pourroit-on vouloir un plus sûr témoignage ?

A M P H I T R Y O N .

Quoi ! je vous ai déjà donné

Le nœud de diamans que j'eus pour mon partage ,

Et que je vous ai destiné ?

A L C M E N E .

Affurément. Il n'est pas difficile

De vous en bien convaincre.

A M P H I T R Y O N .

Et comment ?

ALCMENE , montrant le nœud de diamans à sa ceinture.

Le voici.

A M P H I T R Y O N .

Sofie !

S O S I E , tirant de sa poche un coffret.

Elle se moque , & je le tiens ici ,

Monsieur : la feinte est inutile.

A M P H I T R Y O N , regardant le coffret.

Le cachet est entier.

ALCMENE , présentant à Amphitryon le nœud de diamans.

Est-ce une vision ?

Tenez. Trouverez-vous cette preuve assez forte ?

A M P H I T R Y O N .

Ah ciel ! O juste ciel !

A L C M E N E .

Allez , Amphitryon ,

Vous vous moquez d'en user de la sorte ;

Et vous en devriez avoir confusion.

A M P H I T R Y O N .

Romps vite ce cachet.

S O S I E , ayant ouvert le coffret.

Ma foi , la place est vuide.

Il faut que , par magie , on ait su le tirer ,

Ou bien que de lui-même il soit venu sans guide ,

Vers celle qu'il a su qu'on en vouloit parer.

A M P H I T R Y O N , à part.

O Dieux , dont le pouvoir sur les choses préside ,

Quelle est cette aventure , & qu'en puis-je augurer ;

Dont mon amour ne s'intimide ?

S O S I E , à Amphitryon.

Si sa bouche dit vrai , nous avons même tort ;

Et de même que moi , Monsieur , vous êtes double.

A M P H I T R Y O N.

Tais-toi.

A L C M E N E.

Sur quoi vous étonner si fort ,
Et d'où peut naître ce grand trouble ?

A M P H I T R Y O N , *à part.*

O ciel ! quel étrange embarras !

Je vois des incidens qui passent la nature ;

Et mon honneur redoute une aventure

Que mon esprit ne comprend pas.

A L C M E N E.

Songez-vous , en tenant cette preuve sensible ,

A me nier encor votre retour pressé ?

A M P H I T R Y O N.

Non ; mais à ce rerour , daignez , s'il est possible ,

Me conter ce qui s'est passé.

A L C M E N E.

Puisque vous demandez un récit de la chose ,

Vous voulez dire donc que ce n'étoit pas vous ?

A M P H I T R Y O N.

Pardonnez-moi ; mais j'ai certaine cause ,

Qui me fait demander ce récit entre nous.

A L C M E N E.

Les soucis importans , qui vous peuvent saisir ,

Vous ont-ils fait si vite en perdre la mémoire ?

A M P H I T R Y O N.

Peut-être ; mais enfin vous me ferez plaisir

De m'en dire toute l'histoire.

A L C M E N E.

L'histoire n'est pas longue. A vous je m'avançai ,

Pleine d'une aimable surprise ,

Tendrement je vous embrassai ,

En témoignai ma joie à plus d'une reprise.

A M P H I T R Y O N , *à part.*

Ah ! d'un si doux accueil je me serois passé !

A L C M E N E.

Vous me fites d'abord ce présent d'importance ,

Que du butin conquis vous m'aviez destiné.

Votre cœur , avec véhémence ,

M'écala de vos feux toute la violence ,

Et les soins importuns qui l'avoient enchaîné ,

L'aîse de me revoir , les tourmens de l'absence ,

Tout le souci que son impatience

Pour le retour s'étoit donné ;

Et jamais votre amour , en pareille occurrence ,

Ne me parut si tendre & si passionné.

A M P H I T R Y O N , *à part.*

Peut-on plus vivement se voir assassiné ?

AMPHITRYON ;

ALCME NE.

Tous ces transports , toute cette tendresse ;
Comme vous croyez bien , ne me déplaisoient pas ;

Et , s'il faut que je le confesse ,
Mon cœur , Amphitryon , y trouvoit mille appas.

AMPHITRYON.

Ensuite , s'il vous plaît ?

ALCME NE.

Nous nous entrecoupâmes

De mille questions qui pouvoient nous toucher.

On servit. Tête à tête , ensemble nous soupâmes ,

Et , le souper fini , nous nous fûmes coucher.

AMPHITRYON.

Ensemble ?

ALCME NE.

Affurément. Quelle est cette demande ?

AMPHITRYON , à part.

Ah ! c'est ici le coup le plus cruel de tous ,
Et dont à s'assurer trembloit mon feu jaloux.

ALCME NE.

D'où vous vient , à ce mot , une rougeur si grande ?

Ai-je fait quelque mal de coucher avec vous ?

AMPHITRYON.

Non , ce n'étoit pas moi , pour ma douleur sensible ;
Et qui dit qu'hier ici mes pas se sont portés ,

Dit , de toutes les faussetés ,

La fausseté la plus horrible.

ALCME NE.

Amphitryon !

AMPHITRYON.

Perfide !

ALCME NE.

Ah ! quel emportement !

AMPHITRYON.

Non , non , plus de douceur & plus de déférence.

Ce revers vient à bout de toute ma constance ;

Et mon cœur ne respire , en ce fatal moment ,

Et que fureur , & que vengeance.

ALCME NE.

De qui donc vous venger ? & quel manque de foi

Vous fait ici me traiter de coupable ?

AMPHITRYON.

Je ne fais pas ; mais ce n'étoit pas moi ,
Et c'est un désespoir qui de tout rend capable.

ALCME NE.

Allez , indigne époux , le fait parle de soi ;

Et l'imposture est effroyable.

C'est trop me pousser là-dessus ,
Et d'infidélité me trop voir condamnée.

Si vous cherchez , dans ces transports confus ,
 Un prétexte à briser les nœuds d'un hymenée
 Qui me tient à vous enchaînée ,
 Tous ces détours sont superflus ;
 Et me voilà déterminée

A souffrir qu'en ce jour nos liens soient rompus.

A M P H I T R Y O N.

Après l'indigne affront que l'on me fait connoître ,
 C'est bien à quoi , sans doute , il faut vous préparer.
 C'est le moins qu'on doit voir ; & les choses peut-être
 Pourront n'en pas là demeurer.

Le déshonneur est sûr , mon malheur m'est visible ,
 Et mon amour en vain voudroit me l'obscurcir.
 Mais le détail encor ne m'en est pas sensible ,
 Et mon juste courroux prétend s'en éclaircir.

Votre frere déjà peut hautement répondre ,
 Que , jusqu'à ce matin , je ne l'ai point quitté ;
 Je m'en vais le chercher , afin de vous confondre
 Sur ce retour qui m'est faussement imputé.

Après , nous percerons jusqu'au fond d'un mystere
 Jusques à présent inoui ;

Et , dans les mouvemens d'une juste colere ,
 Malheur à qui m'aura trahi.

S O S I E.

Monsieur....

A M P H I T R Y O N.

Ne m'accompagne pas ,
 Et demeure ici pour m'attendre.

C L E A N T H I S , à *Alcmene*.
 Faut-il....

A L C M E N E.

Je ne puis rien entendre.

Laisse-moi seule , & ne suis point mes pas.

S C E N E I I I.

C L E A N T H I S , S O S I E.

I C L E A N T H I S , à *part*.
 L faut que quelque chose ait brouillé sa cervelle ;
 Mais le frere sur le champ
 Finira cette querelle.

S O S I E , à *part*.

C'est ici , pour mon maître , un coup assez touchant ;
 Et son aventure est cruelle.

Je crains fort , pour mon fait , quelque chose approchant ;
 Et je m'en veux , tout doux , éclaircir avec elle.

C L E A N T H I S , à *part*.

Voyez s'il me viendra seulement aborder.

Mais je veux m'empêcher de rien faire paroître.

S O S I E , à part.

La chose quelquefois est fâcheuse à connoître ,

Et je tremble à la demander.

Ne vaudroit-il pas mieux , pour ne rien hasarder ,

Ignorer ce qu'il en peut être ?

Allons , tout coup vaille , il faut voir ,

Et je ne m'en saurois défendre.

La foiblesse humaine est d'avoir

Des curiosités d'apprendre

Ce qu'on ne voudroit pas savoir.

Dieu te gard , Cléanthis.

C L E A N T H I S.

Ah , ah , tu t'en avises ;

Traître , de t'approcher de nous !

S O S I E.

Mon Dieu ! qu'as-tu ? toujours on te voit en courroux ,

Et sur rien tu te formalises !

C L E A N T H I S.

Qu'appelles-tu sur rien ? Dis ?

S O S I E.

J'appelle sur rien ,

Ce qui , sur rien , s'appelle en vers , ainsi qu'en prose ;

Et rien , comme tu le fais bien ,

Veut dire rien , ou peu de chose.

C L E A N T H I S.

Je ne fais qui me tient , infame ,

Que je ne t'arrache les yeux ,

Et ne t'apprenne où va le courroux d'une femme.

S O S I E.

Holà ! D'où te vient donc ce transport furieux ?

C L E A N T H I S.

Tu n'appelles donc rien le procédé peut-être ,

Qu'avec moi ton cœur a tenu ?

S O S I E.

Et quel ?

C L E A N T H I S.

Quoi , tu fais l'ingénu !

Est-ce qu'à l'exemple du maître ,

Tu veux dire qu'ici tu n'es pas revenu ?

S O S I E.

Non , je fais fort bien le contraire ,

Mais je ne t'en fais pas le fin.

Nous avons bu je ne fais de quel vin ,

Qui m'a fait oublier tout ce que j'ai pu faire.

C L E A N T H I S.

Tu crois , peut-être , excuser par ce trait...

S O S I E.

Non , tout de bon , tu m'en peux croire.

J'étois dans un état , où je puis avoir fait
Des choses dont j'aurois regret ,
Et dont je n'ai nulle mémoire.

C L E A N T H I S.

Tu ne te souviens point du tout de la manière
Dont tu m'as su traiter étant venu du port ?

S O S I E.

Non plus que rien ; tu peux m'en faire le rapport ;
Je suis équitable & sincère ,
Et me condamnerai moi-même , si j'ai tort.

C L E A N T H I S.

Comment ! Amphitryon m'ayant su disposer ;
Jusqu'à ce que tu vins , j'avois poussé ma veille ;
Mais je ne vis jamais une froideur pareille :
De ta femme il fallut moi-même t'aviser ;
Et , lorsque je fus te baiser ,

Tu détournas le nez , & me donnas l'oreille.

S O S I E.

Bon.

C L E A N T H I S.

Comment , bon ?

S O S I E.

Mon Dieu , tu ne fais pas pourquoi ,
Cléanthis , je tiens ce langage ,
J'avois mangé de l'ail , & fis en homme sage
De détourner un peu mon haleine de toi.

C L E A N T H I S.

Je te sus exprimer des tendresses de cœur ;
Mais , à tous mes discours tu fus comme une souche ;
Et jamais un mot de douceur
Ne te put sortir de la bouche.

S O S I E , à part.

Courage.

C L E A N T H I S.

Enfin , ma flamme eut beau s'émanciper ;
Sa chaste ardeur , en toi , ne trouva rien que glace ;
Et , dans un tel retour , je te vis la tromper
Jusqu'à faire refus de prendre au lit la place ,
Que les lois de l'hymen t'obligent d'occuper.

S O S I E.

Quoi ! je ne couchai point ?

C L E A N T H I S.

Non ; lâche.

S O S I E.

Est-il possible ?

C L E A N T H I S.

Traître , il n'est que trop assuré ;
C'est de tous les affronts l'affront le plus sensible ;
Et , loin que ce matin ton cœur l'ait réparé ,

Tu t'es d'avec moi séparé,
Par des discours chargés d'un mépris tout visible.

S O S I E , à part.

Vivat , Sosie.

C L E A N T H I S.

Hé quoi ! ma plainte a cet effet ;
Tu ris après ce bel outrage ?

S O S I E.

Que je suis de moi satisfait !

C L E A N T H I S.

Exprime-t-on ainsi le regret d'un outrage ?

S O S I E.

Je n'aurois jamais cru que j'eusse été si sage.

C L E A N T H I S.

Loin de te condamner d'un si perfide trait ,
Tu m'en fais éclater la joie en ton visage.

S O S I E.

Mon Dieu , tout doucement ! Si je parois joyeux ,
Crois que j'en ai , dans l'ame , une raison très-forte ;
Et que , sans y penser , je ne fis jamais mieux ,
Que d'en user tantôt avec toi de la sorte.

C L E A N T H I S.

Traître , te moques-tu de moi ?

S O S I E.

Non , je te parle avec franchise.

En l'état où j'étois , j'avois certain effroi ,
Dont , avec ton discours , mon ame s'est remise.
Je m'appréhendois fort , & craignois qu'avec toi.

Je n'eusse fait quelque sottise.

C L E A N T H I S.

Quelle est cette frayeur , & sachons donc pourquoi ?

S O S I E.

Les médecins disent , quand on est ivre ,
Que , de sa femme , on se doit abstenir ;
Et que , dans cet état , il ne peut provenir
Que des enfans pesans , & qui ne sauroient vivre.
Vois , si mon cœur n'eût su de froideur se munir ,
Quels inconvéniens auroient pu s'en ensuivre !

C L E A N T H I S.

Je me moque des médecins

Avec leurs raisonnemens fades.

Qu'ils reglent ceux qui sont malades ;

Sans vouloir gouverner les gens qui sont bien sains :

Ils se mêlent de trop d'affaires ,

De prétendre tenir nos chastes feux gênés ;

Et , sur les jours caniculaires ,

Ils nous donnent encore , avec leurs lois sévères ,

De cent sots contes par le nez.

SOSIE.

Tout doux.

C L E A N T H I S.

Non , je soutiens que cela conclut mal ;
Ces raisons sont raisons d'extravagantes têtes.
Il n'est ni vin , ni temps qui puisse être fatal
A remplir le devoir de l'amour conjugal ;
Et les médecins sont des bêtes.

S O S I E.

Contr'eux , je t'en supplie , apaise ton courroux ;
Ce sont d'honnêtes gens , quoique le monde en dise.

C L E A N T H I S.

Tu n'es pas où tu crois. En vain tu files doux.
Ton excuse n'est point une excuse de mise ;
Et je me veux venger , tôt ou tard , entre nous ,
De l'air dont , chaque jour , je vois qu'on me méprise.
Des discours de tantôt je garde tous les coups ,
Et tâcherai d'user , lâche & perfide époux ,
De cette liberté que ton cœur m'a permise.

S O S I E.

Quoi ?

C L E A N T H I S.

Tu m'as dit tantôt que tu consentois fort ;
Lâche ! que j'en aimasse un autre-

S O S I E.

Ah , pour cet article , j'ai tort.
Je m'en dédis ; il y va trop du nôtre.

Garde-toi bien de suivre ce transport.

C L E A N T H I S.

Si je puis une fois pourtant
Sur mon esprit gagner la chose...

S O S I E.

Fais à ce discours quelque pause.

Amphitryon revient , qui me paroît content.

S C E N E I V.

J U P I T E R , C L E A N T H I S , S O S I E.

J U P I T E R , *à part.*
Je viens prendre le temps de rappaiser Alcène ,
De bannir les chagrins que son cœur veut garder ;
Et donner à mes feux , dans ce soin qui m'amène ,

Le doux plaisir de se raccommoder. (*à Cléanthis.*)

Alcène est là-haut , n'est-ce pas ?

C L E A N T H I S.

Oui , pleine d'une inquiétude ,

Qui cherche de la solitude ;

Et qui m'a défendu d'accompagner ses pas.

JUPITER.

Quelque défense qu'elle ait faite ,
Elle ne sera pour moi.

SCENE V.

CLEANTHIS, SOSIE.

S CLEANTHIS.

Son chagrin , à ce que je voi ,
A fait une prompte retraite.

SOSIE.

Que dis-tu , Cléanthis , de ce joyeux maintien ;
Après son fracas effroyable ?

CLEANTHIS.

Que , si toutes nous faisons bien ,
Nous donnerions tous les hommes au diable ;
Et que le meilleur n'en vaut rien.

SOSIE.

Cela se dit dans le courroux.

Mais , aux hommes , par trop vous êtes accrochées ;
Et vous seriez , ma foi , toutes bien empêchées ,

Si le diable les prenoit tous.

CLEANTHIS.

Vraiment...

SOSIE.

Les voici. Taifons-nous.

SCENE VI.

JUPITER , ALCMENE , CLEANTHIS , SOSIE.

JUPITER.

Voulez-vous me désespérer ?

Hélas , arrêtez , belle Alcmene.

ALCMENE.

Non , avec l'auteur de ma peine ,

Je ne puis du tout demeurer.

JUPITER.

De grace...

ALCMENE.

Laissez-moi.

JUPITER.

Quoi...

ALCMENE.

Laissez-moi , vous dis-je !

JUPITER , *bas à part.*

Ses pleurs touchent mon ame , & sa douleur m'afflige.

(haut.)

Souffrez que mon cœur...

ALCMENE.

Non , ne suivez point mes pas !

JUPITER.

Où voulez-vous aller ?

ALCMEÑE.

Où vous ne ferez pas.

JUPITER.

Ce vous est une attente vaine.

Je tiens à vos beautés par un nœud trop serré,
Pour pouvoir un moment en être séparé.

Je vous suivrai par tout, Alcmeñe.

ALCMEÑE.

Et moi, par tout je vous fuirai.

JUPITER.

Je suis donc bien épouvantable ?

ALCMEÑE.

Plus qu'on ne peut dire à mes yeux.

Oui, je vous vois comme un monstre effroyable ;

Un monstre cruel, furieux,

Et dont l'approche est redoutable ;

Comme un monstre à fuir en tous lieux.

Mon cœur souffre, à vous voir, une peine incroyable,

C'est un supplice qui m'accable ;

Et je ne vois rien sous les cieux,

D'affreux, d'horrible, d'odieux,

Qui ne me fût plus que vous supportable.

JUPITER.

En voilà bien, hélas, que votre bouche dit ?

ALCMEÑE.

J'en ai dans le cœur davantage ;

Et, pour l'exprimer tout, ce cœur a du dépit

De ne point trouver le langage.

JUPITER.

Hé, que vous a donc fait ma flâme,

Pour me pouvoir, Alcmeñe, en monstre regarder !

ALCMEÑE.

Ah, juste ciel ! Cela se peut-il demander ?

Et n'est-ce pas pour mettre à bout une ame ?

JUPITER.

Ah, d'un esprit plus adonci !

ALCMEÑE.

Non, je ne veux, du tout, vous voir, ni vous entendre.

JUPITER.

Avez-vous bien le cœur de me traiter ainsi ?

Est-ce-là cet amour si rendre,

Qui devoit tant durer quand je vins hier ici ?

ALCMEÑE.

Non, non, ce ne l'est pas ; & vos lâches injures

En ont autrement ordonné.

Il n'est plus, cet amour, rendre & passionné ;

Vous l'avez, dans mon cœur, par cent vives blessures,

Cruellement assassiné!

C'est, en sa place, un courroux inflexible;
Un vif ressentiment, un dépit invincible,
Un désespoir d'un cœur justement animé,
Qui prétend vous haïr, pour cet affront sensible,
Autant qu'il est d'accord de vous avoir aimé;
Et c'est haïr autant qu'il est possible.

J U P I T E R.

Hélas, que votre amour n'avoit guere de force;
Si de si peu de chose on le peut voir mourir!
Ce qui n'étoit que jeu doit-il faire un divorce,
Et d'une raillerie a-t-on lieu de s'aigrir?

A L C M E N E.

Ah, c'est cela dont je suis offensée,
Et que ne peut pardonner mon courroux!
Des véritables traits d'un mouvement jaloux
Je me trouveroïis moins blessée.
La jalousie a des impressions,
Dont bien souvent la force nous entraîne;
Et l'ame la plus sage, en ces occasions,
Sans doute, avec assez de peine,
Répond de ses émotions.

L'emportement d'un cœur, qui peut s'être abusé,
A de quoi ramener une ame qu'il offense;
Et, dans l'amour qui lui donne naissance,
Il trouve au moins, malgré toute sa violence,
Des raisons pour être excusé.
De semblables transports contre un ressentiment,
Pour défense, toujours ont ce qui les fait naître;
Et l'on donne grace aisément
A ce dont on n'est pas le maître.

Mais que, de gaieté de cœur,
On passe aux mouvemens d'une fureur extrême;
Que, sa cause, l'on vienne, avec tant de rigueur,
Blesser la tendresse & l'honneur
D'un cœur qui chèrement nous aime;
Ah, c'est un coup trop cruel en lui-même,
Et que jamais n'oubliera ma douleur!

J U P I T E R.

Oui, vous avez raison, Alcmené, il se faut rendre.
Cette action, sans doute, est un crime odieux,
Je ne prétends plus la défendre.
Mais souffrez que mon cœur s'en défende à vos yeux;
Et donne au vôtre à qui se prendre
De ce transport injurieux.

A vous en faire un aveu véritable,
L'époux, Alcmené, a commis tout le mal,
C'est l'époux qu'il vous faut regarder en coupable;
L'amant n'a point de part à ce transport brutal;

Et, de vous offenser, son cœur n'est point capable.
 Il a pour vous ce cœur, pour y jamais penser,
 Trop de respect & de tendresse;
 Et, si de faire rien à vous pouvoir blesser
 Il avoit eu la coupable foiblesse,
 De cent coups, à vos yeux, il faudroit le percer.
 Mais l'époux est sorti de ce respect soumis
 Où pour vous l'on doit toujours être;
 A son dur procédé l'époux s'est fait connoître;
 Et, par le droit d'hymen, il s'est cru tout permis.
 Oui, c'est lui qui, sans doute, est criminel vers vous,
 Lui seul a maltraité votre aimable personne;
 Haïssez, détestez l'époux,
 J'y consens, & vous l'abandonne.

Mais, Alcène, sauvez l'amant de ce courroux
 Qu'une telle offense vous donne;
 N'en jetez pas sur lui l'effet,
 Démêlez le un peu du coupable;
 Et, pour être enfin équitable,
 Ne le punissez point de ce qu'il n'a pas fait.

A L C M È N E.

Ah, toutes ces subtilités
 N'ont que des excuses frivoles,
 Et, pour les esprits irrités,
 Ce sont des contre-temps que de telles paroles!
 Ce détour ridicule est en vain pris par vous.
 J'en distingue rien en celui qui m'offense,
 Tout y devient l'objet de mon courroux;
 Et, dans sa juste violence,
 Sont confondus & l'amant & l'époux.
 Tous deux, de même sorte, occupent ma pensée;
 Et, des mêmes couleurs, par mon ame blessée,
 Tous deux ils sont peints à mes yeux;
 Tous deux sont criminels, tous deux m'ont offensée,
 Et tous deux me sont odieux.

J U P I T E R.

Hé bien, puisque vous le voulez,
 Il faut donc me charger du crime.
 Oui, vous avez raison, lorsque vous m'immolez
 A vos ressentimens, en coupable victime.
 Un trop juste dépit contre moi vous anime;
 Et tout ce grand courroux qu'ici vous étalez,
 Ne me fait endurer qu'un tourment légitime.
 C'est, avec droit, que mon abord vous chasse,
 Et que, de me fuir en tous lieux,
 Votre colère me menace.

Je dois vous être un objet odieux,
 Vous devez me vouloir un mal prodigieux.
 Il n'est aucune horreur que mon forfait ne passe,

D'avoir offensé vos beaux yeux.
 C'est un crime à blesser les hommes & les Dieux :
 Et je mérite enfin, pour punir cette audace ,
 Que , contre moi , votre haine ramasse

Tous ses traits les plus furieux.

Mais mon cœur vous demande grace ;
 Pour vous la demander je me jette à genoux ;
 Et la demande au nom de la plus vive flâme ,
 Du plus tendre amour dont une ame

Puisse jamais brûler pour vous.

Si votre cœur , charmante Alcмене ,
 Me refuse la grace où j'ose recourir ;

Il faut qu'une atteinte soudaine

M'arrache, en me faisant mourir ;

Aux dures rigueurs d'une peine

Que je ne saurois plus souffrir.

Oui , cet état me désespere.

Alcмене , ne présumez pas

Qu'aimant , comme je fais , vos célestes appas ;

Je puisse vivre un jour avec votre colere.

Déjà de ces momens la barbare longueur

Fait , sous des atteintes mortelles ,

Succomber tout mon triste cœur ;

Et , de mille vautours , les blessures cruelles

N'ont rien de comparable à ma vive douleur.

Alcмене , vous n'avez qu'à me le déclarer ;

S'il n'est point de pardon que je doive espérer ;

Cette épée aussi-tôt , par un coup favorable ,

Va percer à vos yeux le cœur d'un misérable ,

Ce cœur , ce traître cœur trop digne d'expirer ;

Puisqu'il a pu fâcher un objet adorable.

Heureux , en descendant au ténébreux séjour ,

Si , de votre courroux , mon trépas vous ramene ;

Et ne laisse en votre ame , après ce triste jour ,

Aucune impression de haine ,

Au souvenir de mon amour.

C'est tout ce que j'attends pour faveur souveraine.

A L C M E N E .

Ah , trop cruel époux !

J U P I T E R .

Dites , parlez , Alcмене .

A L C M E N E .

Faut-il encor pour vous conserver des bontés ,

Et vous voir m'outrager par tant d'indignités !

J U P I T E R .

Quelque ressentiment qu'un outrage nous cause ,

Tient-il contre un remords d'un cœur bien enflammé ?

A L C M E N E .

Un cœur bien plein de flâme à mille morts s'expose ,

Plutôt que de vouloir fâcher l'objet aimé.

J U P I T E R.

Plus on aime quelqu'un , moins on trouve de peine...

A L C M E N E.

Non , ne m'en parlez point vous méritez ma haine.

J U P I T E R.

Vous me haïssez donc ?

A L C M E N E.

J'y fais tout mon effort ;

Et j'ai dépit de voir que toute votre offense

Ne puisse de mon cœur , jusqu'à cette vengeance ,

Faire encore aller le transport.

J U P I T E R.

Mais pourquoi cette violence ,

Puisque , pour vous venger , je vous offre ma mort ?

Prononcez-en l'arrêt , & j'obéis sur l'heure.

A L C M E N E.

Qui ne sauroit haïr , peut-il vouloir qu'on meure ?

J U P I T E R.

Et moi , je ne puis vivre , à moins que vous quittiez

Cette colere qui m'accable ;

Et que vous m'accordiez le pardon favorable ,

Que je vous demande à vos pieds.

(*Sosie & Cléanthis se mettent aussi à genoux.*)

Résolvez ici l'un des deux ,

Ou de punir , ou bien d'absoudre.

A L C M E N E.

Hélas , ce que je puis résoudre ,

Paroît bien plus que je ne veux !

Pour vouloir soutenir le courroux qu'on me donne ;

Mon cœur a trop su me trahir ;

Dire qu'on ne sauroit vous haïr ,

N'est-ce pas dire qu'on pardonne ?

J U P I T E R.

Ah , belle Alcmené il faut que comblé d'alegresse...

A L C M E N E.

Laissez. Je me veux mal de mon trop de foiblesse.

J U P I T E R.

Va , Sosie , & dépêche-toi ;

Voi , dans les doux transports dont mon ame est charmée ;

Ce que tu trouveras d'officiers de l'armée ,

Et les invite à dîner avec moi.

(*bas à part.*)

Tandis que d'ici ie le chasse ,

Mercuré y remplira sa place.

SCENE VII.

CLEANTHIS, SOSIE.

HÉ bien, tu vois, Cléanthis, ce ménage.
 Veux-tu qu'à leur exemple, ici,

Nous faisons, entre nous, un peu de paix aussi,
 Quelque petit rapatriage.

CLEANTHIS.

C'est pour ton nez, vraiment, cela se fait ainsi.

SOSIE.

Quoi, tu ne veux pas ?

CLEANTHIS.

Non.

SOSIE.

Il ne m'importe guere,

Tant pis pour toi.

CLEANTHIS.

Là, là, revien.

SOSIE.

Non, morbleu, je n'en ferai rien;
 Et je veux être à mon tour, en colere.

CLEANTHIS.

Va, va, traître, laisse moi faire;

On se lasse par fois d'être femme de bien.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AMPHITRYON.

Oui, sans doute, le sort tout exprès me le cache;
 Et, des tours que je fais, à la fin, je suis las.
 Il n'est point de destin plus cruel, que je sache.

Je ne saurois trouver, portant par tout mes pas,

Celui qu'à chercher je m'attache;

Et je trouve tous ceux que je ne cherche pas.

Mille fâcheux cruels, qui ne pensent pas l'être,

De nos faits avec moi, sans beaucoup me connoître,

Viennent se réjouir pour me faire enrager.

Dans l'embarras cruel du souci qui me blesse,

De leurs embrasse-mens, & de leur alégresse,

Sur mon inquiétude ils viennent tous charger.

En vain, à passer je m'apprête,

Pour fuir leurs persécutions,

Leur tuante amitié de tous côtés m'arrête:

Et, tandis qu'à l'ardeur de leurs expressions,

Je

Je réponds d'un geste de tête,
 Je leur donne, tout bas, cent malédictions.
 Ah, qu'on est peu flatté de louange & d'honneur;
 Et de tout ce que donne une grande victoire;
 Lorsque, dans l'ame, on souffre une vive douleur;
 Et que l'on donneroit volontiers cette gloire,
 Pour avoir le repos du cœur!
 Ma jalouse, à tout propos,
 Me promene sur ma disgrâce;
 Et plus mon esprit y repasse,
 Moins j'en puis débrouiller le funeste cahos.
 Le vol des diamans n'est pas ce qui m'étonne,
 On leve les cachets qu'on ne l'apperoit pas;
 Mais le don qu'on veut qu'hier j'en vins faire en personne;
 Est ce qui fait ici mon cruel embarras.
 La nature par fois produit des ressemblances,
 Dont quelques imposteurs ont pris droit d'abuser;
 Mais il est hors de sens que, sous ces apparences,
 Un homme pour époux se puisse supposer,
 Et, dans tous ces rapports, sont mille différences,
 Dont se peut une femme aisément aviser.

Des charmes de la Thessalie
 On vante de tout temps les merveilleux effets;
 Mais les contes fameux qui par tout en sont faits,
 Dans mon esprit toujours ont passé pour folie;
 Et ce seroit du sort une étrange rigueur,
 Qu'au sortir d'une ample victoire,
 Je fusse contraint de les croire
 Aux dépens de mon propre honneur.
 Je veux la retâter sur ce fâcheux mystère,
 Et voir si ce n'est point une vaine chimere,
 Qui, sur ses sens troublés, ait su prendre crédit.
 Ah, fasse le Ciel équirable,
 Que ce penser soit véritable;
 Et que, pour mon bonheur, elle ait perdu l'esprit.

SCÈNE II.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE, *sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu par Amphitryon.*

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
 Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
 Et je vais égayer mon sérieux loisir
 A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
 Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité;
 Mais aussi ce n'est pas ce dont je m'inquiète;
 Et je me sens, par ma planète,
 A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

A M P H I T R Y O N ,

M E R C U R E .

Holà , tout doucement. Qui frappe ?

A M P H I T R Y O N , *sans voir Mercure.*

Moi.

M E R C U R E .

Qui , moi ?

A M P H I T R . *appercevant Mercure qu'il prend pour Sosie.*

Ah , ouvre !

M E R C U R E .

Comment ouvre ? Et qui donc es-tu toi ,

Qui fait tant de vacarme , & parles de la sorte ?

A M P H I T R Y O N .

Quoi , tu ne me connois pas ?

M E R C U R E .

Non ;

Et n'en ai nulle envie.

A M P H I T R Y O N , *à part.*

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison ?

Est-ce un mal répandu ? Sosie , holà , Sosie.

M E R C U R E .

Hé bien , Sosie , oui , c'est mon nom ,

As-tu peur que je ne l'oublie ?

A M P H I T R Y O N .

Me voit-tu bien ?

M E R C U R E .

Fort bien. Qui peut pousser ton bras

A faire une rumeur si grande ?

Et que demandes-tu là-bas ?

A M P H I T R Y O N .

Moi , pendar , ce que je demande ?

M E R C U R E .

Que ne demandes-tu donc pas ,

Parle , si tu veux qu'on t'entende.

A M P H I T R Y O N .

Attends , traître. Avec un bâton

Je vais là-haut me faire entendre ;

Et , de bonne façon , t'apprendre

A m'oser parler sur ce ton.

M E R C U R E .

Tout beau. Si pour heurter tu fais la moindre instance ,

Je t'enverrai d'ici des messagers fâcheux.

A M P H I T R Y O N .

O Ciel , vit-on jamais une telle insolence ;

La peut-on concevoir d'un serviteur , d'un gueux ?

M E R C U R E .

Hé bien ; qu'est-ce ? M'as-tu tout parcouru par ordre ?

M'as-tu de tes gros yeux assez considéré ?

Comme il les écarquille , & paroît effaré ?

Si , des regards , on pouvoit mordre ;

Il m'auroit déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes

Avec ces impudens propos.

Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes !

Quels orages de coups vont fondre sur ton dos !

MERCURE.

L'ami, si, de ces lieux, tu ne veux disparaître,

Tu pourras y gagner quelque confusion.

AMPHITRYON.

Ah, tu sauras, maraud, à ta confusion,

Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître ?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnoître ?

MERCURE.

Je n'en reconnois point d'autres qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors-moi, le peut être ?

MERCURE.

Amphitryon ?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah, quelle vision !

Dis-nous un peu. Quel est le cabaret honnête,

Où tu t'es coëffé le cerveau ?

AMPHITRYON.

Comment, encore ?

MERCURE.

Étoit-ce un vin à faire fête ?

AMPHITRYON.

Ciel !

MERCURE.

Étoit-il vieux, ou nouveau ?

AMPHITRYON.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,

Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah, je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon pauvre ami, crois-moi,

Que quelqu'un ici ne t'écoute.

Je respecte le vin. Va-t-en, retire-toi,

Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment, Amphitryon est là-dedans ?

Fort bien :

Qui , couvert des lauriers d'une victoire pleine ,
Est auprès de la belle Alcmené ,
A jouir des douceurs d'un aimable enretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice ,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde toi de troubler leurs douces privautés ,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités.

S C E N E I I I .

A M P H I T R Y O N , *seul.*
AH , quel étrange coup m'a-t-il porté dans l'ame ?
En quel trouble cruel jette-t-il mon esprit ?
Et si les choses sont comme le traître dit ,
Où vois-je ici réduits mon honneur & ma flâme ?
A quel parti me doit résoudre ma raison ?
Ai-je l'éclat , ou le secret à prendre ?
Et dois-je , en mon courroux , renfermer ou répandre
Le déshonneur de ma maison ?
Ah , faut-il consulter , dans un affront si rude ?
Je n'ai rien à prétendre , & rien à ménager ;
Et toute mon inquiétude
Ne doit aller qu'à me venger.

S C E N E I V .

AMPHITRYON , SOSIE , NAUCRATES & POLIDAS
dans le fond du Théâtre.

S O S I E , à *Amphitryon.*
Monsieur , avec mes soins , tout ce que j'ai pu faire ,
C'est de vous amener ces Messieurs que voici.
A M P H I T R Y O N ,
Ah , vous voilà ?

S O S I E .

Monsieur.

A M P H I T R Y O N .

Insolent , téméraire.

S O S I E ,

Quoi ?

A M P H I T R Y O N .

Je vous apprendrai de me traiter ainsi.

S O S I E .

Qu'est-ce donc , qu'avez-vous ?

AMPHITRYON , *mettant l'épée à la main.*

Ce que j'ai , misérable ?

S O S I E , à *Naucrates & à Polidas.*

Holà , Messieurs , venez donc tôt.

NAUCRATES, à *Amphitryon*.

Ah, de grace, arrêtez.

SOSIE.

De quoi suis-je coupable ?

AMPHITRYON.

Tu me le demandes, maraud ?

(à *Naucrates*.)

Laissez-moi satisfaire un courroux légitime.

SOSIE.

Lorsque l'on pend quelqu'un, on lui dit pourquoi c'est.

NAUCRATES, à *Amphitryon*.

Daignez nous dire au moins quel peut être son crime.

SOSIE.

Messieurs, tenez bon, s'il vous plaît.

AMPHITRYON.

Comment, il vient d'avoir l'audace

De me fermer la porte au nés ;

Et de joindre encor la menace

A mille rapports effrénés.

(*voulant le frapper*.)

Ah, coquin !

SOSIE, tombant à genoux.

Je suis mort.

NAUCRATES, à *Amphitryon*.

Calmez cette colere.

SOSIE.

Messieurs.

POLIDAS, à *Amphitryon*.

Qu'est-ce ?

SOSIE.

M'a-t-il frappé ?

AMPHITRYON.

Non, il faut qu'il ait le salaire

Des mots, où, tout à-l'heure, il s'est émancipé.

SOSIE.

Comment cela se peut-il faire,

Si j'étois par votre ordre, autre part occupé ?

Ces Messieurs sont ici, pour rendre témoignage,

Qu'à dîner avec vous je les viens d'inviter.

NAUCRATES.

Il est vrai qu'il nous vient de faire ce message ;

Et n'a point voulu nous quitter.

AMPHITRYON.

Qui t'a donné cet ordre ?

SOSIE.

Vous.

AMPHITRYON.

Et quand ?

Après votre paix faite,
 Au milieu des transports d'une ame satisfaite
 D'avoir , d'Alcmene apaisé le courroux.

(*Sosie , se relevant.*)

A M P H I T R Y O N.

O Ciel , chaque instant , chaque pas ;
 Ajoute quelque chose à mon cruel martyre !

Et dans ce fatal embarras ,
 Je ne fais plus que croire , ni que dire.

N A U C R A T E S.

Tout ce que de chez vous , il vient de nous conter ;
 Surpasse si fort la nature ,

Qu'avant que de rien faire , & de vous emporter ,
 Vous devez éclaircir toute cette aventure.

A M P H I T R Y O N.

Allons , vous y pourrez seconder mon effort ;
 Et le Ciel à propos ici vous a fait rendre.

Voyons quelle fortune en ce jour peut m'attendre.

Débrouillons ce mystere ; & sachons notre sort.

Hélas , je brûle de l'apprendre ,

Et je le crains plus que la mort !

(*Amphitryon frappant à la porte de sa maison.*)

S C E N E V.

LES PRÉCÉDENS, J U P I T E R.

J U P I T E R.

Quel bruit à descendre m'oblige ?]

Et qui frappe en maître où je suis ?

A M P H I T R Y O N.

Que vois-je justes Dieux !

N A U C R A T E S.

Ciel , quel est ce prodige !

Quoi , deux Amphitryons ici nous sont produits ?

A M P H I T R Y O N , à part.

Mon ame demeure transie.

Hélas , je n'en puis plus , l'aventure est à bout ;

Ma destinée est éclaircie ,

Et ce que je vois me dit tout.

N A U C R A T E S.

Plus mes regards sur eux s'attachent fortement ;

Plus je trouve qu'en tout l'un à l'autre est semblable.

S O S I E , passant du côté de Jupiter.

Messieurs , voici le véritable ;

L'autre est imposteur digne de châiment.

P O L I D A S.

Certes , ce rapport admirable

Suspend ici mon jugement.

A M P H I T R Y O N.

C'est trop être éludé par un fourbe exécration,
Il faut avec ce fer rompre l'enchantement.

NAUCRATES, à *Amphitryon*, qui a mis l'épée à la main.
Arrêtez.

A M P H I T R Y O N.

Laissez-moi.

NAUCRATES.

Dieux, que voulez-vous faire ?

A M P H I T R Y O N.

Punir d'un imposteur les lâches trahisons.

J U P I T E R.

Tout beau, l'emportement est fort peu nécessaire ;
Et, lorsque, de la sorte, on se met en colere,
On fait croire qu'on a de mauvaises raisons.

S O S I E.

Oui, c'est un enchanteur, qui porte un caractère,
Pour ressembler aux maîtres des maisons.

A M P H I T R Y O N, à *Sofie*.

Je te ferai, pour ton partage,

Sentir par mille coups, ces propos outrageans.

S O S I E.

Mon maître est homme de courage,
Et ne souffrira pas que l'on batte ses gens.

A M P H I T R Y O N.

Laissez-moi m'assouvir, dans mon courroux extrême,
Et laver mon affront au sang d'un scélérat.

NAUCRATES, arrêtant *Amphitryon*.

Nous ne souffrirons point cet étrange combat

D'Amphitryon contre lui-même.

A M P H I T R Y O N.

Quoi, mon honneur de vous reçoit ce traitement ?

Et mes amis, d'un fourbe, embrassent la défense ?

Loin d'être les premiers à prendre ma vengeance,

Eux-mêmes font obstacle à mon ressentiment ?

NAUCRATES.

Que voulez-vous qu'à cette vue

Fassent nos résolutions,

Lorsque, par deux Amphitryons,

Toute notre chaleur demeure suspendue ?

A vous faire éclater notre zèle aujourd'hui,

Nous craignons de faillir & de vous méconnoître :

Nous voyons bien en vous Amphitryon paroître ;

Du salut des Thébains le glorieux appui ;

Mais nous le voyons rous aussi paroître en lui ;

Et ne saurions juger dans lequel il peut être.

Notre parti n'est point douteux,

Et l'imposteur, par nous, doit mordre la poussière ;

Mais ce parfait rapport le cache entre vous deux ;

Et c'est un coup trop hasardeux ,
 Pour l'entreprendre sans lumière.
 Avec douceur laissez-nous voir
 De quel côté peut être l'imposture ;
 Et, dès que nous aurons démêlé l'aventure ,
 Il ne nous faudra pas dire notre devoir.

J U P I T E R.

Oui, vous avez raison ; & cette ressemblance ;
 A douter de tous deux , vous peut autoriser.
 Je ne m'offense point de vous voir en balance ;
 Je suis plus raisonnable , & fais vous excuser.
 L'œil ne peut entre nous faire de différence ;
 Et je vois qu'aisément on s'y peut abuser.
 Vous ne me voyez point témoigner de colere ,
 Point mettre l'épée à la main ;
 C'est un mauvais moyen d'éclaircir ce mystère ,
 Et j'en puis trouver un plus doux & plus certain.
 L'un de nous est Amphitryon ;
 Et tous deux à vos yeux nous le pouvons paroître.
 C'est à moi de finir cette confusion ;
 Et je prétens me faire à tous si bien connoître ,
 Qu'aux pressantes clartés de ce que je puis être ,
 Lui-même soit d'accord du sang qui m'a fait naître ;
 Et n'ait plus , de rien dire , aucune occasion.
 C'est aux yeux des Thébains que je veux avec vous ,
 De la vérité pure , ouvrir la connoissance ;
 Et la chose , sans doute , est assez d'importance ,
 Pour affecter la circonstance ,
 D'éclaircir aux yeux de tous.

Alcmene attend de moi ce public témoignage ;
 Sa vertu , que l'éclat de ce désordre outrage ,
 Veut qu'on la justifie ; & j'en vais prendre soin.
 C'est à quoi mon amour envers elle m'engage ;
 Et des plus nobles chefs je fais un assemblage ,
 Pour l'éclaircissement dont sa gloire a besoin.
 Attendant avec vous ces témoins souhaités ;

Ayez , je vous prie , agréable
 De venir honorer la table ,
 Où vous a Sosie invités.

S O S I E.

Je ne me trompois pas , Messieurs , ce mot termine
 Toute l'irrésolution ;
 Le véritable Amphitryon ,
 Est l'Amphitryon où l'on dîne.

A M P H I T R Y O N .

O Ciel , puis-je plus bas me voir humilié !
 Quoi , faut-il que j'entende ici , pour mon martyre ,
 Tout ce que l'imposteur à mes yeux vient de dire ;
 Et que , dans la fureur que ce discours m'inspire ,

On tiens le bras lié ?

NAUCRATES, à *Amphitryon*.

Vous vous plaignez à tort, permettez nous d'attendre
L'éclaircissement, qui doit rendre
Les ressentimens de saison.

Je ne fais pas s'il impose ?

Mais il parle sur la chose

Comme s'il avoit raison.

AMPHITRYON.

Allez, foibles amis, & flattez l'imposture.

Thebes en a pour moi de tout autre que vous

Et je vais en trouver qui, partageant l'injure ;

Sauront prêter la main à mon juste courroux.

JUPITER.

Hé bien, je les attends ; & saurai décider

Le différent en leur présence.

AMPHITRYON.

Fourbe, tu crois par-là peut être t'évader ;

Mais rien ne te sauroit sauver de ma vengeance.

JUPITER.

A ces injurieux propos

Je ne daigne à présent répondre

Cette fureur avec deux mots.

AMPHITRYON.

Le Ciel, même le Ciel ne t'y sauroit soustraire ;

Et, jusqu'aux enfers, j'irai suivre tes pas.

JUPITER.

Il ne sera pas nécessaire ;

Et l'on verra tantôt que je ne fuirai pas.

AMPHITRYON, à part.

Allons, courons, avant que d'avec eux il sorte,

Assembler des amis qui suivent mon courroux ;

Et chez-moi venons à main forte

Pour le percer de mille coups.

SCÈNE VI.

JUPITER, NAUCRATES, POLIDAS, SOSIE.

JUPITER.

P oint de façon, je vous conjure,

Entrons vite dans la maison.

NAUCRATES.

Certes, toute cette aventure

Confond le sens & la raison.

SOSIE.

Faites treve, Messieurs, à toutes vos surprises ;

Et, pleins de joie, allez tabler jusqu'à demain.

(*seul.*)

Que je vais m'en donner & me mettre en beau train

De raconter nos vaillantises !

Je brûle d'en venir aux prises ;
Et jamais je n'eus tant de faim.

SCENE VII.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE.

Arrête. Quoi , tu viens ici mettre ton nez ,
Impudent flaireur de cuisine ?

SOSIE.

Ah , de grace , tout doux !

MERCURE.

Ah , vous y retournez ?

Je vous ajusterai l'échine.

SOSIE.

Hélas , brave & généreux moi ,

Modere-toi , je t'en supplie.

Sosie , épargne un peu Sosie ,

Et ne te plais point tant à frapper dessus toi.

MERCURE.

Qui , de t'appeller de ce nom ,

A pu te donner la licence ?

Ne t'en ai-je pas fait une expresse défense ;

Sous peine d'essuyer mille coups de bâton ?

SOSIE.

C'est un nom que tous deux nous pouvons , à la fois ;

Posséder sous un même maître.

Pour Sosie , en tous lieux , on fait me reconnoître ,

Je souffre bien que tu le sois ,

Souffre aussi que je le puisse être.

Laissons aux deux Amphitryons

Faire éclater des jalousies ;

Et , parmi leurs contentions ,

Faisons , en bonne paix , vivre les deux Sosies.

MERCURE.

Non , c'est assez d'un seul ; & je suis obstiné

A ne point souffrir de partage.

SOSIE.

Du pas devant , sur moi , tu prendras l'avantage ;

Je serai le cadet , & tu seras l'aîné.

MERCURE.

Non , un frere incommode , & n'est pas de mon goût ,

Et je veux être fils unique.

SOSIE.

O cœur barbare & tyrannique !

Souffre qu'au moins je sois ton ombre.

MERCURE.

Point du tout.

SOSIE.

Que d'un peu de pitié ton ame s'humanise ;

En cette qualité , souffre-moi près de toi.
Je te serai par-tout une ombre si soumise ,
Que tu seras content de moi.

M E R C U R E.

Point de quartier ; immuable est la loi.
Si , d'entrer là-dedans , tu prends encor l'audace ,
Mille coups en seront le fruit.

S O S I E.

Las ! A quelque étrange disgrâce ,
Pauvre Sosie , es-tu réduit ?

M E R C U R E.

Quoi , ta bouche se licencie
A te donner encore un nom que je défends ,

S O S I E.

Non , ce n'est pas moi que j'entends ,
Et je parle d'un vieux Sosie ,
Qui fut jadis de mes parens ,
Qu'avec très-grande barbarie ,

A l'heure du dîné , l'on chassa de céans.

M E R C U R E.

Prends garde de tomber dans cette frénésie ,
Si tu veux demeurer au nombre des vivans.

S O S I E , à part.

Que je te rosserois , si j'avois du courage ,
Double fils de putain , de trop d'orgueil enflé !

M E R C U R E.

Que dis-tu ?

S O S I E.

Rien.

M E R C U R E.

Tu tiens , je crois , quelque langage ?

S O S I E.

Demandez , je n'ai pas soufflé.

M E R C U R E.

Certain mot de fils de putain

A pourtant frappé mon oreille :

Il n'est rien de plus certain.

S O S I E.

C'est donc un perroquet que le beau temps réveille.

M E R C U R E.

Adieu. Lorsque le dos pourra te demanger ,

Voilà l'endroit où je demeure.

S O S I E , seul.

O Ciel , que l'heure de manger
Pour être mis dehors , est une maudite heure !

Allons , cédon's au sort dans notre affliction ,

Suivons-en aujourd'hui l'aveugle fantaisie ,

Et par une juste union ,

Joignons le malheureux Sosie ,

Au malheureux Amphitryon.
Je l'apperçois venir en bonne compagnie.

SCENE VIII.

AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POSICLÉS,
SOSIE, *dans un coin du Théâtre, sans être apperçu.*

AMPHITRYON, *à plusieurs autres officiers qui l'accompagnoient.*

ARrêtez-là, Messieurs, Suivez-nous d'un peu loin,
Et n'avancez, je vous prie,
Que quand il en sera besoin.

POSICLÉS.

Je comprends que ce coup doit fort toucher votre ame.

AMPHITRYON.

Ah, de tous les côtés, mortelle est ma douleur !

Et je souffre pour ma flâme

Autant que pour mon honneur.

POSICLÉS.

Si cette ressemblance est telle que l'on dit,

Alcmene, sans être coupable...

AMPHITRYON.

Ah ! sur le fait dont il s'agit,

L'erreur simple devient un crime véritable ;

Et, sans consentement, l'innocence y périt.

De semblables erreurs, quelque jour qu'on leur donne ;

Touchent des endroits délicats :

Et la raison bien souvent les pardonne,

Que l'honneur & l'amour ne les pardonnent pas.

ARGATIPHONTIDAS.

Je n'embarrasse point là-dedans ma pensée ;

Mais ie hais vos Messieurs de leurs honteux délais,

Et c'est un procédé dont j'ai l'ame blessée,

Et que les gens de cœur n'approuveront jamais

Quand quelqu'un nous emploie, on doit, tête baissée,

Se jeter dans ses intérêts.

Argatiphontidas ne va point aux accords.

Ecouter, d'un ami, raisonner l'adversaire,

Pour des hommes d'honneur, n'est point un coup à faire ;

Il ne faut écouter que la vengeance alors.

Le procès ne me sauroit plaire,

Et l'on doit commencer toujours, dans ses transports,

Par bailler, sans autre mystere,

De l'épée au travers du corps.

Oui, vous verrez, quoi qu'il avienne.

Qu'Argatiphontidas marche droit sur ce point ;

Et, de vous, il faut que j'obtienne ;
Que le pendard ne meure point
D'une autre main que de la mienne.

AMPHITRYON.

Allons.

SOSIE, à *Amphitryon*.

Je viens, Monsieur, subir, à deux genoux,
Le juste châtement d'une audace maudite.
Frappez, battez, chargez, accablez-moi de coups,
Tuez moi dans votre courroux,
Vous ferez bien, je le mérite;
Et je n'en dirai pas un seul mot contre vous.

AMPHITRYON.

Leve-toi. Que fait-on ?

SOSIE.

L'on m'a chassé tout net,
Et, croyant à manger m'aller comme eux ébattre,
Je ne songeois pas qu'en effet
Je m'attendois-là pour me battre.
Oui, l'autre moi, valet de l'autre vous, a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.
La rigueur d'un pareil destin,
Monsieur, aujourd'hui nous talonne,
Et l'on me def-Sosie enfin,
Comme on vous def-Amphitryonne.

AMPHITRYON.

Suis-moi.

SOSIE.

N'est-il pas mieux de voir s'il vient personne.

SCENE IX.

CLEANTHIS, AMPHITRYON,
ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS,
NAUCRATES, POSICLÉS, SOSIE.

CLEANTHIS.

O Ciel !

AMPHITRYON.

Qui t'épouvante ainsi ?
Quelle est la peur que je t'inspire ?

CLEANTHIS.

Las ! vous êtes la-haut, & je vous vois ici.

NAUCRATES, à *Amphitryon*.

Ne vous pressez point, le voici,

Pour donner devant tous les clartés qu'on desiré ;
Et qui , si l'on peut croire à ce qu'il vient de dire ;
Saurons vous affranchir de trouble & de fouci.

S C E N E X.

MERCURE, AMPHITRYON, ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS,
NAUCRATES, POSICLÉS, CLEANTHIS, SOSIE.

MERCURE.

Où , vous l'allez voir tous ; & sachez par avance ,
Que c'est le grand maître des Dieux ,
Que , sous les traits chéris de cette ressemblance ,
Alcmene a fait du Ciel descendre dans ce lieux.
Et quand à moi , je suis Mercure ,
Qui , ne sachant que faire , ait rossé tant soit peu
Celui dont j'ai pris la figure ;
Mais , de s'en consoler , il a maintenant lieu ;
Et les coups de bâtons d'un Dieu
Font honneur à qui les endure.

S O S I E.

Ma foi , Monsieur le Dieu , je suis votre valet ;
Je me serois passé de votre courtoisie.

MERCURE.

Je lui donne à présent congé d'être Sosie ,
Je suis las de porter un visage si laid ;
Et je m'en vais au Ciel , avec de l'ambroisie ,
M'en débarbouiller tout-à-fait.

(Mercure s'envole dans le Ciel.)

S O S I E.

Le Ciel , de m'approcher , t'ôte à jamais l'envie
Ta fureur s'est par trop acharnée après-moi ;
Et je ne vis de ma vie
Un Dieu plus diable que toi.



SCENE DERNIERE.

JUPITER, AMPHITRYON, NAUCRATES;
ARGATIPHONTIDAS, POLIDAS, POSICLÈS,
CLEANTHIS, SOSIE.

JUPITER, *annoncé par le bruit de tonnerre, armé
de son foudre, dans un nuage sur son aigle.*

Regarde, Amphitryon, quel est ton imposteur;
Et, sous tes propres traits, vois Jupiter paroître.
A ces marques, tu peux aisément le connoître;
Etc'est assez, je crois, pour remettre ton cœur
Dans l'état auquel il doit être,
Et retabli chez toi la paix & la douceur.

Mon nom qu'incessamment toute la terre adore,
Etouffe ici les bruits qui pouvoient éclater.

Un partage avec Jupiter.

N'a rien du tout qui déshonore;

Et, sans doute, il ne peut être que glorieux;
De se voir le rival du souverain des Dieux.

Je n'y vois pour ta flâme aucun lieu de murmure:

Et c'est moi, dans cette aventure,

Qui, tout Dieu que je suis, doit être le jaloux.

Alcmene est toute à toi, quelque soin qu'on emploie;

Et ce doit, à tes feux, être un objet bien doux,

De voir que, pour lui plaire, il n'est point d'autre voie

Que de paroître son époux;

Que Jupiter, orné de sa gloire immortelle,

Par lui-même n'a pu triompher de sa foi;

Et que, ce qu'il a reçu d'elle,

N'a, par son cœur ardent, été donné qu'à toi.

S O S I E.

Le Seigneur Jupiter fait dorer la pilule.

J U P I T E R.

Sors donc des noirs chagrins que ton cœur a soufferts;

Et rends le calme entier à l'ardeur qui te brûle;

Chez toi doit naître un fils qui, sous le nom d'Hercule,

Remplira de ses faits tout le vaste univers.

L'éclat d'une fortune, en mille biens féconde,

Fera connoître à tous, que je suis ton support;

Et je mettrai tout le monde

Au point d'envier ton sort.

Tu peux hardiment te flatter

De ces espérances données.

C'est un crime, que d'en douter.

Les paroles de Jupiter
Sont des arrêts des destinées.

(Il se perd dans les nues.)

NAUCRATES.

Certes , je suis ravi de ces marques brillantes...

SOSIE.

Messieurs , voulez-vous bien suivre mon sentiment ?

Ne vous embarquez nullement
Dans ces douceurs congratulantes ;
C'est un mauvais embarquement ;

Et d'une & d'autre part , pour un tel compliment,
Les phrases sont embarrassantes.

Le grand Dieu Jupiter nous fait beaucoup d'honneur ;

Et sa bonté , sans doute , est pour nous sans seconde ;

Il nous promet l'infailible bonheur

D'une fortune , en mille biens féconde ,

Et chez nous il doit naître un fils d'un très-grand cœur ,

Tous cela va le mieux du monde ;

Mais enfin coupons aux discours ;

Et que chacun chez soi doucement se retire.

Sur telles affaires toujours

Le meilleur est de ne rien dire.

F I N.

On trouve à Avignon , chez JACQUES GARRIGAN , Imprimeur-Libraire , Place Saint-Didier , un assortiment complet de Pièces de Théâtre.



PQ
1826
A7
1790

Molière, Jean Baptiste Poquelin
Amphitryon

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

